Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

# ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 20 — 20 Mai 1962 — Prix : 0,40 NF

## Éditorial

## L'agitation politique et sociale en Espagne, au Portugal et au Vénézuéla

CHAQUE jour les événements semblent prendre une tournure de plus en plus compliquée. Les grèves en Espagne font tâche d'huile : des Asturies elles s'étendent aux mines de Peñarroya, au bassin minier du Vierzo, dans la province de Léon, aux hauts-fourneaux de Biscaye, à Linares, en Catalogne, un peu partout.

Le gouvernement, pris au piège de sa comédie ridicule de « libéralisation », avec sa candidature posée pour le Marché commun, a proclamé l'état d'exception (?) — comme si en Espagne l'état d'exception n'était pas permanent ! — déployé un luxe extraordinaire de force publique, pour intimider les ouvriers, mais n'ose pas faire une répression brutale. On annonce des mesures punitives pour les ouvriers — sélection, perte des primes d'ancienneté, etc... — de la part des compagnies, mais, en fait, on voit bien une hésitation singulière — étant donné la férocité de la dictature — de la part du régime.

Probablement, l'extension des grèves, les manifestations à Madrid des étudiants syncronisées avec l'action des travailleurs, donne beaucoup à penser à Franco. Il se montre prudent, ne sachant vraiment pas quelles sont les forces qui meuvent toute cette action de caractère strictement économique, de la part des ouvriers, mais qui peut avoir d'autres buts de la part des étudiants.

Au Vénézuéla, la révolte de Capureno semble avoir été écrasée dans le sang. Qui sont, au fait, les révoltés ? On parle de soulèvement castro-communiste. De quoi s'agit-il au juste ? Les difficultés de Bétancourt ne font que commencer, et sa politique, d'un équilibre instable entre les intérêts capitalistes américains, tout-puissants au Vénézuéla, et l'hostilité anti-américaine de la majorité des vénézuéliens, sera très difficilement à maintenir. De plus, comme il le fut le régime des républicains espagnols, le régime né au Vénézuéla de la révolte populaire contre la dictature de Pérez Jiménez, est un régime faible, timide, incapable d'aborder de vraies réformes et surtout appliqué à empêcher toute velléité révolutionnaire de la part des jeunes ouvriers et étudiants, plus impatients ou plus conscients du besoin impérieux qu'ont les masses américaines de voir le problème de leur misère et de leur retard culturel attaqué de front et par des méthodes audacieuses. Au Vénézuéla aussi, la timidité politique ou les compromis plus ou moins officiels contractés avec la ploutocratie américaine, laissent le beau rôle et les mains libres aux communistes, qui peuvent être placés, par la force des choses, à la tête des aspirations d'une masse dépossédée et qui commence à avoir conscience de la force qu'elle représente.

Au Portugal, les événements du Premier Mai marquent un tournant décisif pour le salazarisme. Les foules se décident déjà à descendre dans la rue et à formuler des protestations précises. Salazar, internationalement, est condamné et la fin de la dictature du Portugal n'est maintenant qu'une question de mois, très probablement.

Le Portugal, en plus, n'a pas de problèmes de succession. Il n'est pas, comme l'Espagne, un pays où le régime qui devra succéder à la dictature est la préoccupation majeure des pays qui soutiennent Franco, par crainte de ce qui pourra venir après lui. Au Portugal, Salazar peut s'en aller et être substitué par le général Delgado, comme président du gouvernement. La république reste intact. Il suffit de rétablir les articles de la Constitution suspendus depuis près de quarante ans. C'est beaucoup plus simple que pour l'Espagne.

Mais, et nous l'avons déjà dit, la chute de Salazar sonnera le glas de la dictature de Franco. Possiblement celui-ci le sait mieux que personne. Et toutes les forces qui peuvent mener dans l'ombre le processus de désintégration actuel, le savent aussi.

Pour les travailleurs espagnols, pour la C.N.T., l'U.G.T., les forces vraiment d'opposition et d'avant-garde, il s'agit, surtout, de ne pas perdre de vue les vrais intérêts du peuple et des travailleurs, qui en constituent la large majorité. Cela suppose, de leur part, le déployement d'une grande activité et une présence constante parmi les masses ouvrières, pour éviter qu'elles soient trompées, ou menées là où il ne faut pas. L'Alliance Syndicale n'a jamais semblé plus utile et plus nécessaire si elle sait vraiment servir pour ce qui doit être son but et sa mission.

Nous sommes, cela va sans dire, très attentifs à tous ces événements et nous souhaitons, de tout notre cœur, que tout cela serve à précipiter la fin des deux dictatures qui déshonorent le monde occidental.

## GRAND MEETING INTERNATIONAL ANTIFASCISTE A GÊNES

Un grand meeting international a eu lieu, le 13 Mai, à Gênes, en témoignage de sympathie pour la cause de l'antifascisme espagnol et afin d'épauler la défense des jeunes étudiants italiens et suisses qui marquèrent, il y a de cela un an, leur position par un geste de protestation devant le Consulat d'Espagne à Genève.

Parmi d'autres orateurs, venus apporter leur concours à cette manifestation de solidarité pour ceux qui luttent, en Espagne et dans le monde, contre la dictature et le fascisme, on a entendu les camarades Umberto Marzocchi, Armando Borghi et Frédérica Montseny.

Nous donnerons, prochainement, un compte-rendu plus détaillé de cet important événement.

Le procès des jeunes camarades commencera le 21 mai, devant la Cour d'Assises de Genève.

Le meeting de Gênes n'est que la première manifestation internationale de sympathie à leur égard.

## DECLARATION SUR LES MOUVEMENTS DE GREVE EN ESPAGNE

*COMITE MIXTE C.I.S.L.-C.I.S.C. SUR L'ESPAGNE*
*Bruxelles, le 26 avril 1962*

Le Comité Mixte C.I.S.L.-C.I.S.C. sur l'Espagne a examiné l'évolution récente de la situation économique et sociale en Espagne, et plus particulièrement les mouvements de grève.

Il constate que ces grèves se multipliant témoignent d'une vigoureuse réaction des travailleurs espagnols contre l'application des soi-disant contrats collectifs qui leur sont imposés et qui, en fait constituent un moyen de bloquer toute amélioration de leurs salaires et d'autres conditions de travail.

Il constate que les travailleurs espagnols, à cause de l'absence complète de la liberté syndicale et du fait que les syndicats verticaux sont des organismes gouvernementaux, ne sont pas en mesure de se servir d'un instrument syndical valable pour défendre leurs intérêts. En effet, aucun organisme approprié qui permettrait une discussion libre entre employeurs et travailleurs n'est toléré en Espagne. Il constate que le gouvernement, malgré la recommandation ferme du Conseil d'administration du Bureau International du Travail de modifier sa législation afin d'établir un système de liberté syndicale, continue à supprimer, par des mesures policières, judiciaires et autres, toute activité syndicale authentique et notamment toute grève.

Il constate que la politique actuelle du gouvernement amène à perpétuer et même à aggraver la misère dans laquelle se trouve la population ouvrière de l'Espagne. En fait, ce que le Gouvernement espagnol a achevé avec son plan de stabilisation économique est la stabilisation de la misère.

Le Comité désire faire entendre une fois de plus la voix du monde syndical libre pour protester solennellement contre l'oppression brutale des droits les plus élémentaires et notamment des droits syndicaux pratiquée par le régime franquiste. Il requiert la libération immédiate des ouvriers arrêtés à cause de l'exercice de leurs droits syndicaux.

Le Comité exprime sa sympathie profonde et sa solidarité entière avec les travailleurs espagnols dans la lutte courageuse pour leurs libertés et pour l'amélioration de leurs conditions de vie.

Il les assure que les syndicats libres du monde continueront à mettre tout en œuvre pour les aider à réaliser ces buts.

## Dans le meilleur des Mondes

## PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

### AVERTISSEMENT A LA REINE-MERE DE BELGIQUE A SON RETOUR DE MOSCOU

*Bruxelles.* — Le gouvernement belge a décidé de « donner un avertissement — avec toutes les formes protocolaires — à la reine mère Elizabeth, écrit « Le Soir » de Bruxelles, en commentant le récent voyage de la reine mère à Moscou.

Présidente d'honneur des Amitiés belgo-soviétiques, âgée de 84 ans, veuve du roi Albert 1er, grand-mère de Baudoin, la reine Elizabeth, au cours de ce nouveau séjour à Moscou, a été successivement l'hôte de Mme Khrouchtchev et du chef de l'Etat soviétique, M. Brejnev. M. Khrouchtchev s'est dérangé en personne pour lui rendre visite.

La reine était allée auparavant en Chine, où elle avait fait des déclarations pour le moins intempestives à la gloire du régime de Mao.

*Les velléités prolétariennes de cette charmante aristocrate vont connaître les foudres de l'Olympe belge.*

*Chacun sait pourtant que les voyages forment la « jeunesse » et au demeurant elle ne fait de mal à personne.*

*Chacun son goût : Fabiola déjeune avec Franco et Elizabeth avec Khrouchtchev — Khrou-Khrou pour les intimes.*

⁂

### 1.310.000 AF POUR « LE LIVRE DE MON AMI », D'ANATOLE FRANCE

*« Le livre de mon ami », d'Anatole France, en édition originale, publié chez Calmann-Lévy en 1885, dans une reliure de l'époque en percaline rose, a été adjugé 13.100 NF (1.310.000 AF) à l'Hôtel Drouot, hier. Cet exemplaire, un des quinze sur papier de Hollande, était celui de Mme Anatole France.*

Anatole France ne put jamais réunir cette somme d'un million trois cent dix mille francs qu'on vient de donner pour ce bouquin.

Et ce n'est pas tout :

⁂

### 2.400.000 AF POUR L'EDITION ORIGINALE DES « LIAISONS DANGEREUSES » à l'Hôtel Drouot

Le visage étrange d'Oviri, le sauvage (un grès flammé de 20 centimètres de haut), et une petite toile de 19 cm. sur 28 représentant le bois de Boulogne, par le douanier Rousseau, seront mercredi à 21 heures les vedettes de la vente en nocturne à l'hôtel Rameau de Versailles. Les cent œuvres figurant au catalogue doivent être dispersées à la cadence éclair de 150 minutes. Parmi elles : un bouquet de fleurs de Bauchant, un amusant Goerg, des paysages de Chabaud, Despierre, Dufresnoy et Loiseau, des vaches de Boudin, et plusieurs Maclet.

Hier, à l'Hôtel Drouot, une édition originale des « Liaisons dangereuses » de Choderlos de Laclos (1782) avait été mise à prix 195.000 AF ; elle a été adjugée 24.000 NF (2.400.000 AF).

*Il faut avoir beaucoup d'argent de reste, pour se passer ces petites fantaisies...*

*Si c'est un antiquaire qui achète ces « Liaisons dangereuses », il espère encore en tirer davantage. Si c'est un particulier, il aurait pu employer pour des choses plus utiles cette somme rondelette.*

*Evidemment, il faut de tout pour faire un monde absurde comme le notre.*

### LES VACHES TRAITEES AU VIRUS DE LA POLIO DONNENT UN LAIT RICHE EN ANTICORPS

**annonce le professeur Lépine à l'Académie des sciences**

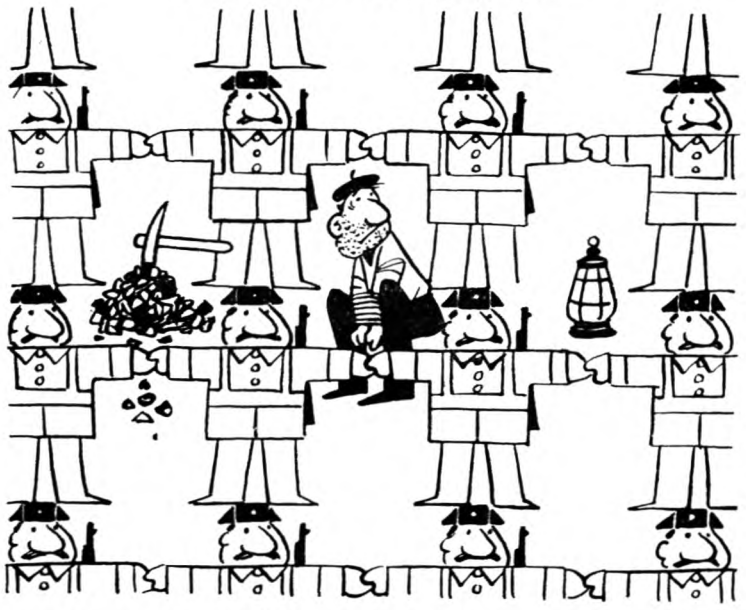
*Il sera peut-être possible de prévenir et de traiter la poliomyélite chez l'homme avec du lait provenant de vaches ayant reçu des injections de virus poliomyélitique. Cette nouvelle découverte, qui permettrait de fabriquer sans difficulté des quantités considérables de globulines hyperimmunisées, a été annoncée par le professeur Lépine, qui a présenté à l'Académie des Sciences les résultats des travaux accomplis en collaboration avec M. André Thomas et M. Jean Leclerc.*

*SUR LES SINGES*

*L'inoculation du virus dans le canal du trayon de la vache permet d'obtenir un lait extrêmement riche en anticorps antipoliomyélitiques. A partir de ce lait, on peut extraire des lacto-globulines possédant un titre très élevé et qui, par concentration chimique, peuvent atteindre une valeur en anticorps dépassant le 150.000e, soit beaucoup*

(Suite en page 2.)

**POUR LA PREMIERE FOIS, L'OPINION PUBLIQUE ESPAGNOLE SAIT QU'IL Y A DES GREVES...**



**A part ça... tout est très calme.**

# COMMENTAIRES

## Dia tras dia

# "Quatro de despejo"

«Aquel que nace y soporta la vida hasta la muerte, debe ser considerado como un héroe».

**Carolina Maria de Jesús.**

**ES este pensamiento desolado, pero de un realismo tremendo, el que campea como conclusión inexorable sobre el libro de una escritora negra brasileña, que acaba de ser traducido al francés: « Le Dépotoir » .**

**Su título en portugués es «Quatro de despejo» — Barrio de la desesperación ».**

**Carolina María es una habitante de las «favelas» de Sao Paulo. Es soltera con tres hijos que le nacieron al azar de breves relacione con hombres de diferentes colores, pero de parecida clase social. Ella misma es hija de una negra, condenada a idéntica fatalidad. Sola y muy pronto abandonada a sí misma, María Carolina vive la existencia miserable de los negros en el Brasil. Con maderas se construye su «favela»; allí viven y allí nacen sus tres hijos.**

**¿Vive? Es mucho decir esta palabra. Arrastra la vida y su miseria, al azar incierto de los días. Unas veces come y otras no. Recoge de la basura los alimentos, en muchas ocasiones, otras consigue ganar algún céntimo vendiendo lo aprovechable de esta basura. El primer calzado de su hija Vera son unos zapatos recogidos en un cajón de detritus.**

**Tiene una única riqueza: sola ha aprendido a leer y escribir. Y cada noche, como un consuelo, como un alivio moral escribe su diario. Es este diario el que un día, realizando un reportaje entre las «favelas» de la capital, consigue ojear un redactor de «Folhas de Sao Paulo», Adahio Dantas, y que hoy es traducido a diez y seis idiomas, aportando a Carolina María la celebridad, salvándola de la miseria; dando pan y alojamiento decente a sus hijos y consiguiendo que se construyan casas para seres humanos en el lugar donde existía el «Barrio de la desesperación».**

**Sus antiguos compañeros de miseria no agradecen, sin embargo, a Carolina María lo que haya podido hacer a su favor, poniendo en evidencia su drama: con una lógica que no deja de tener su base, dicen de ella: «Sa ha enriquecido contando nuestra vida y no quiere repartir con nosotros lo que gana».**

**Pero «Quatro de despejo» es algo más que el «best-seller» que ha puesto en el primer plano de la actualidad el nombre de una negra, elevada sobre el dolor y la miseria de sus compañeros de clase y de raza gracias al genio y a la voluntad.**

**Es la implacable requisitoria surgida de la simple narración de los hechos contra lo que es la suerte de las clases desposeídas en toda América. El drama de los negros brasileños, es el de los indios peruanos, venezolanos, mejicanos, bolivianos, de no importa qué país de América.**

**Quizá era necesario este libro, cruel, despiadado, brutal, duro, impúdico casi, en su feroz franqueza, para que el mundo de los blancos y de los afortunados — afortunados son todos los que pueden tener una casa donde cobijarse y pan a cada hora de comer — conozca la suerte de los parias americanos. Se habla del hambre en la India; de la miseria en el Congo; Asia y Africa parecen detentar el privilegio de la sub-alimentación, de los condiciones de vivir infrahumanas. «Quatro de despejo» explica, a través de la existencia cotidiana en las «favelas» brasileñas, lo que es la vida de los barrios de chozas que rodean Sao Paulo, o Río de Janeiro, o Méjico, o Lima.**

**Existen en Europa, evidentemente, las «zonas», los «bidonvilles». Las barracas de Montjuich equivalen a las «favelas» de Sao Paulo. Pero no hay comparación posible en las condiciones de vida. En Europa, el problema del alojamiento puede haber creado ese mundo inverosímil. Pero en Europa los habitantes de los «bidonvilles» comen cada día y por lo menos dos veces al día. En América comen de vez en cuando y muchas veces lo que encuentran en la basura, lo que les dan de limosna o lo que roban. Y no porque no quieran trabajar, porque la vagancia o el vicio les domine: porque no hay lugar para ellos en la vida; porque son una escoria compuesta por desocupados forzosos y por desesperados permanentes**

**¡Ojalá este terrible «Dépotoir» de Maria Carolina de Jesús contribuya a terminar con todas las «favelas» de América! Dickens revolucionó el mundo inglés con sus novelas y sin Eugenio Sué, en Francia, muchas conquistas sociales del siglo XIX no habrían sido posibles para los obreros franceses.**

**Que la obra de esta escritora negra, recién nacida al mundo de las letras, obtenga el éxito y la resonancia que el drama que evidencia merece... La lectura de su libro quizá hará olvidar el mundo falso y sofisticado de las Françoise Sagan y sus problemas de alcoba, a una juventud que ha podido crecer, comiendo cada día.**

**Federica MONTSENY**

## Imágenes del Canadá

# Exégesis del libro "Rebelde en el Paraíso"

Biografía de la legendaria anarquista Emma Goldman, escrita por el historiador americano Richard Drinnon y publicada por el servicio de prensa de la Universidad de Toronto.

ENCUENTRO DE EMMA GOLDMAN CON ALEJANDRO BERKMAN, FIEL COMPAÑERO DE LUCHAS E IDEAS.

*El 15 de agosto —1889— Emma llegaba de nuevo a Nueva York, dispuesta a emprender su vida. Independizarse económicamente del salario, trabajando por su cuenta de costurera, eran sus intenciones. Los veinte años que contaba estaban repletos de agrias experiencias y no quería sufrir por más tiempo el despotismo de nadie.*

*Después de visitar unos tios suyos comerciantes, los cuales la recibieron friamente, marchó a la rebusca del Café Sach, en la calle Suffolt, donde se daban cita los revolucionarios de la sección Este de la ciudad.*

*La afectuosa acogida por parte de los compañeros de ideas, que la colmaron de atenciones y caricias, hízola sentirse hondamente feliz; más encontrándose entre ellos Alejandro Berkman, muchacho de aspecto estudioso que mostró inmediato interés hacia ella, proponiéndola ir a escuchar aquella misma noche una conferencia del célebre Johann Most, antiguo miembro del partido socialista alemán y expulsado del mismo por sus puntos de vista bakuninianos.*

*Aunque el aspecto físico de este hombre horrorizara a la mujer más atrevida, en cuanto empezó a hablar, cautivó de tal manera a nuestra joven idealista, que a partir de aquel momento lo tomó como ídolo incondicional, hasta que unos meses después, en un viaje de conferencias, en las que ella defendía a ojos cerrados los dislocados puntos de vista de este anarquista «por equivocación» (Most se oponía a la conquista de la jornada de ocho horas) fué puesta en aprieto públicamente por un obrero que la llevó la contraria e hizo reconocer lo infundado de sus razonamientos. De vuelta a Nueva Yorp, tuvo palabras violentas con Most y ante la intransigencia de éste, optó por romper su asociación con él, para ligarse más estrechamente al decidido e inteligente anarquista Alejandro Berkman.*

*Nació Berkman en Vilna —Rusia— el mes de noviembre 1870, de familia judía y prósperos comerciantes. A los ocho o nueve años, sus padres lo llevaron a San Petersburgo, donde respiró el mismo ambiente revolucionario que Emma. De muy niño, sus compañeros de clase lo introdujeron en el nihilismo. El culto al heroismo penetró tan hondo desde tierna edad en su corazón, que pasó toda su infancia y adolescencia preparando su cuerpo y carácter a la resolución Titán de morir por el ideal.*

*La formación moral e ideológica de Emma Goldman y Alejandro Berkman eran idénticas. Los dos nacieron de ese ambiente místico que se respiraba en los medios revolucionarios de Rusia, en los que todos los valores humanos solo se exteriorizaban de una manera, ¡la Sublime! La contestación que Berkman da a Emma, cuando ella le anuncia estar enamorada también del pintor Fedia (seudónimo) que vive con ellos, es el exponente más fidedigno de ese indestructible idealismo. «Yo creo en tu libertad de amar a pesar de mis tendencias posesivas, que odio, como odio todo lo demás de mi burguesa ascendencia».*

*No será la última vez que Emma sienta deseos por otros hombres, en el curso de su desdicada vida. Como en todos los seres pletóricos y de superabundante vitalidad, el aspecto sexual, ha jugado un papel muy importante desde el principio al fin de la existencia de esta mujer integral. Sin duda, su espíritu inmensamente solidario ha influenciado de manera determinante en esta actitud, que, sobrepasando los marcos del pluralismo hanryneriano, toma carácter devoto y se funde en el deber supremo, de darse enteramente a la revolución. Pues, según ella misma, desde su primera experiencia sexual, aún adolescente, en San Petersburgo, en la que fué tomada sin contemplaciones, guardó un sentimiento de atracción y repulsa hacia el contacto físico con los hombres, que jamás llegó a vencer completamente. Pero la devoción que pone en la batalla es tan poderosa, que raya en los límites de la locura, cuando en momentos de desespero, agotados todos los recursos, decide prostituirse para lograr el dinero necesario a los preparativos y adquisición del revólver, con que Berkman y ella deben matar a Henry Clay Fricq, presidente de la compañía de acero Carnegie, responsable del asesinato de diez obreros huelguistas en la mañana del 6 de julio —1892— en Homestead.*

*Esta vez también debía ser un anarquista —Alejandro Berkman— quién hiciera justicia, acribillando a balazos al tirano, mientras los socialistas y demás partidos y organizaciones obreras se rompían el pecho gritando: «¡Al lobo!».*

*En el relato del atentado, Berkman señala extrañado el terror que se apoderó de Frick inmediatamente que lo recibió en su despacho —bajo falsos pretextos— mas pese a las súplicas de perdón, la mano serena y vindicativa del joven libertario le abatió sin remisión. Coincidencia fatal: el ruido de los tiros atrajo un carpintero esquirol, que martilló a Berkman por la espalda; mas aún en el suelo medio inconsciente y bajo la lluvia de golpes de martillo, tuvo agallas para arrastrarse hasta su víctima y apuñarle repetidas veces, antes de perder el sentido.*

*Frick no murió y el gesto valeroso de Berkman tampoco trascendió a las masas de trabajadores como verdadero acto revolucionario, que es lo que él deseaba lograr a cambio de su vida; en el caso, 22 años de presidio. Emma también fué detenida y se trató por todos los medios de implicarla en el atentado, al cual participó febrilmente y si no acompañó a Berkman a Pittsburgh, no fué por falta de ganas, sino por escasez de dinero para el viaje; pero como no se pudo probar su participación, fué puesta en libertad momentáneamente, ya que en múltiples ocasiones y por las razones más mínimas sería encarcelada una y mil veces.*

*En su paso por las cárceles, lo mismo que la Buena Luisa, Emma curaba y se desvivía en atenciones por sus compañeras reclusas, lo cual causó suma extrañeza en las autoridades penales. La declaración del director del penal de la isla Blackwell, al repórter del periódico «New York Herald», muestra este confuso sentimiento: «Es sorprendente ver la incitadora a la violencia, dedicarse con afección maternal, cuidando muchachas desechadas por la sociedad.*

*El recibimiento reservado a Emma a su regreso de la prisión fué formidable. La gente que asistió al mitin de afirmación anarquista —celebrado en su honor— era tan numerosa, que no pudo acomodarse totalmente en el espacioso local del cine Thalia. En esta ocasión, emigrantes y naturales del país mezcláronse para aclamar la combatiente e ídolo de la libertad.*

*Hasta entonces, Emma pensaba, como pensamos todos los que vivimos en Norte América, que aquí no existe conciencia revolucionaria autóctona; pero como se dieran a conocer a ella elementos radicales de valía, con los que entró en estrechas relaciones, hubo de cambiar de opinión.*

Acracio ORRANTIA.

(Continuará)

**REPRESSION DE LA GREVE DES MINEURS ESPAGNOLS**

**— Toi, on voit à ta gueule noire, que tu es un rouge !**

(« Le Soir », de Marseille, lundi 7 mai 1962.)

# - FLUORESCENCIAS -

*DOBLAR ESFUERZO, aunque de por sí, el que se realiza, sea ya lo bastante ajustado con determinadas posibilidades. Eso es MILITANCIA.*

⁂

*Hay que hacer cierto aquello de que «no hay mal que por bien no venga»; y si ello no se consigue, al menos no echarse a morir, y sentir el placer de enfrentarse al mal.*

⁂

*La infelicidad duradera no se ha hecho para los idealistas.*

⁂

*La propaganda, hoy por hoy, es nuestra base de sustentación ideal. Es lo más importante, pues casi nadie conoce las ideas y las confunden de mil maneras distintas. Pero, al parecer, no todos están dispuestos a laborar por el recto camino, aunque sirvan algunos para criticar a los que algo hacen. Cada cual es como es y no se le puede exigir que sea como debiera.*

⁂

*Cuando las cosas no van viento en popa, los que no tienen mayores inquietudes por sí mismos, permanecen a la espectativa, hasta que son empujados por otros. Cada día que pasa nos damos mejor cuenta de que muchos necesitan de ese empuje exterior, por carecer de fuerzas para andar por sí solos. Parecieran niños que no han aprendido todavía a caminar y que necesitan se les enseñe con el ejemplo, con la esperanza de que habrán de aprender, sin duda, a ser buenos valores en pro de las ideas. Eso conforta la fe del ideal.*

⁂

*Mejor no pensar por el lado malo, pues el hombre no es en realidad tan malo como lo pintan, ni como la sociedad corrompida y artificializada que debemos soportar, lo induce y lo enseña a ser.*

⁂

*Tengamos consecuencia y constancia en pro de la idea, que ya vendrán tiempos mejores. No nos desilusionemos por causa de lo que hagan o dejen de hacer otros. Lo importante para uno es ser uno mismo, siguiendo el excelentísimo lema de Shakespeare: «SER O NO SER». No nos incumbe si los otros son ahora o habrán de ser mañana.*

⁂

*Aunque no lo parezca, nos cuesta mucho escribir una carta; preferiríamos siempre entrevistarnos personalmente, para dar un abrazo a los seres que se quieren.*

⁂

*De niños empezamos a ser malos ya... y después tenemos que esforzarnos mucho para ser buenos o menos malos. La vida es ESFUERZO.*

COSMOS.

## PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

*(Suite de la page 1.)*

*plus que n'en contient le sang d'un malade.*

*Administrées à des singes, les lactoglobulines ainsi préparées se sont montrées capables de protéger ces animaux contre une inoculation intra-cérébrale de virus, même si le traitement est commencé 72 heures après l'injection virulente.*

Voilà par où M. Mendès-France avait raison. Le bon lait de vache peut faire des miracles.

Qui sait si on trouvera avec cette même simplicité un remède pour le cancer.

Et ce sera probablement simple comme un bonjour.

# REPORTAGES

## LOS REFUGIADOS ESPAÑOLES DE ARGELIA

Una nota aparecida en la prensa de estos días, con motivo de las indemnizaciones previstas por la ley del 25 de diciembre de 1961, acordadas a los franceses que reintegran la metrópoli, da a entender que los extranjeros en general podrán beneficiar de ella, siempre que hayan prestado eminentes servicios a Francia, ya sean militares, económicos o culturales. Sabemos que estas indemnizaciones son de suma elevada, que permite a todo repatriado vivir holgadamente durante un año, amén de los préstamos y subvenciones que le son consentidos para su reinstalación en Francia.

Todo ello lo encuentro lógico, humano y justo. Lo que ya no lo es tanto, es el dejar de lado el problema de los refugiados que no tienen otra protección, precisamente, que la de la nación francesa, en virtud de los Convenios internacionales. Ello entraña una segregación entre los que han rendido servicios al país que los acogió, y los que, por su incompetencia o imposibilidad, no los hayan rendido, aun cuando en su fuero interno y en sus propias carnes, sintieran el problema francés tanto como los demás. El fondo injusto que entraña esta medida, con respecto a los refugiados, tanto por su importancia como por la falta de sentimientos altruistas, me hace recordar que Don Quijote atacó los molinos de viento más por un impulso de corazón que no por entendimiento.

Sabemos que los refugiados españoles huídos de la barbarie nazifascista que desoló España durante tres años, después de haber dado lo mejor de ellos mismos, se refugiaron en Francia, siendo internados en sendos campos de concentración, instalados en las playas de Argelés, Barcarés y Rivesaltes y en el famoso campo llamado de castigo de Vernet-d'Ariège. Sabemos también que más de dos mil refugiados fueron trasladados a la fuerza desde este último campo al no menos fatídico de Djlefa en el Sahara argelino para emplearlos en la construcción del ferrocarril transahariano.

En la lucha por la libertad, los refugiados españoles se encontraron al lado de los franceses, codo a codo lucharon en la resistencia, en los frentes con la División Leclerc, en los maquis de toda la Francia, en la frontera, pasando a los aviadores aliados caídos, y en el dolor sufrieron también juntos. El señor Bonneval, ayudante militar del Presidente De Gaulle se encontró en Mauthausen con miles de españoles, después de haber pasado por la carcel de Toulouse en compañía de otros iberos caídos por la misma causa.

¿Es necesario decir más de la comunidad de sentimientos y de ideas, de la comunidad moral y humana de los hijos de dos pueblos latinos, hechos para unirse y amarse? Sólo a la liberación les fué dado a estos hombres el derecho de llamarse tales, y todas las vejaciones sufridas fueron olvidadas en aras de la luz que despedía la antorcha de la libertad.

Encaucemos el problema humano dentro de lo que es norma hoy en los medios de protección y defensa de los refugiados.

La aplicación en Francia de los Convenios de Ginebra de 1933 y de 1951, se efectuó para el primero en virtud del decreto de marzo 1945, firmado por el Presidente de Gaulle, para el segundo desde su publicacinó en el Diario Oficial en 1945, pero ya en 1952 el Parlamento francés votó una ley, creando una Oficina de Protección para los refugiados entre los cuales los españoles son los más numerosos. La Oficina de Refugiados aplica por cuenta del Gobierno francés las Convenciones mencionadas.

En la aplicación de los textos jurídicos en materia de refugiados, hay que tener en cuenta que el que los interpreta tiene siempre razón. Es preponderante el sentido de la interpretación, si esta es humana o por el contrario cerrada y chauvinista. Nada podemos objetar en lo que respecta a las modalidades actuales imperantes en el OFPRA. Ms que justas, ellas son humanas y de ello nos congratulamos. Pero sería conveniente que las altas esferas de este organismo se interesasen cerca de los ministerios interesados, a fin de que el fondo y no la letra de la mayoría del articulado del Convenio de 1951 se aplicase en este problema como se aplica en tantos otros.

En la mayoría de sus artículos, la Convención de 1951 prefija las dos fórmulas siguientes: «Los Estados contractantes acordarán a los refugiados en su territorio, un tratamiento igual que el que se acuerde oa sus nacionales». «Los Estados contractantes acordarán a los refugiados un tratamiento lo más favorable posible y en todo caso un tratamiento no menos favorable que el que se acuerde a los extranjeros en general».

El artículo 23 declara específicamente que: «Los Estados firmantes acordarán a los refugiados residentes en su territorio el mismo tratamiento, en materia de asistencia y socorro público, que a sus nacionales».

Ya digo anteriormente que todo es cuestión de interpretación. Por mi parte, la que yo me hago, es sencilla y escueta: si los franceses repatriados de Algeria obtienen asistencia y socorro público, los refugiados españoles en virtud del Convenio de 1951 deben también obtenerla.

¿Quién es el que tiene interés en hacer creer que los 1.000 refugiados de Argelia no merecen un trato parecido al de los nacionales? Las altas administraciones cuidadas de aplicar la ley de diciembre de 1961 deben tener en cuenta:

1) Que los refugiados instalados en Argelia tienen la protección de la nación francesa en virtud del Convenio de 1951 y que fueron llevados a Africa contra su voluntad.

2) Que la mayor parte han llevado una vida ejemplar de trabajo, de honestidad y que para nada se han mezclado en los asuntos políticos del país, más que para defender la libertad, cuando el caso se ha presentado.

3) Que de ninguna manera pueden ser comparados con los demás extranjeros que tienen entre otros «sis», el apoyo de las autoridades de su país de origen, lo que no es el caso de los refugiados, cuya sola protección es la de Francia.

No creo tenga que insistir para que los partidos republicanos españoles, las organizaciones sindicales obreras, el Gobierno de la República en el Exilio y la Federación de Deportados, intervengan cerca de los estamentos previstos, Alto Comisario para los Refugiados, OFPRA y otras personalidades, para que den satisfacción a una demanda justa y humana.

Es un problema que no admite demora; hay que evitar que unos refugiados, que ya perdieron su hogar varias veces, vuelvan a perderlo, sin ánimos ya de empezar una nueva lucha por la vida. Individualmente, es una protección que reclaman, una continuidad de su modo de vida; colectivamente, se les condena al suicidio, económico primero, físico después.

Ya sé que se me objetará diciendo que no se sabe el resultado exacto de una operación aritmética, ni se corrige una suma, ni se comprueba un total con el corazón, sino con el entendimieno. Pues bien, que se examine este problema con los dos: con el corazón y con el entendimiento.

**JEP D'ARANES**

## LOS MITINES
### en conmemoración del Primero de Mayo

Conforme estaban anunciados, se celebraron los mítines en Paris — día 29 abril —, en Montpellier, en Burdeos, en Dijon y en Fumel.

La reseña del de Farís se publica «in extenso» en nuestro fraternal colega « Le Combat Syndicaliste ». Hemos recibido el texto de los discursos pronunciados en Burdeos y esperamos reseña de los mítines de Montpellier, Fumel y Dijon (de Alianza Sindical).

Celebróse también en París, el día Primero, el mitin de Alianza Sindical con la presencia de los tres secretarios de las organizaciones S.T.V., C.N.T. y U.G.T. También en «Le Combat » aparece la reseña de las intervenciones.

Tuvo lugar en Lyon, el 29 abril, el mitin conmemorativo del aniversario de la proclamación de la República, con Rodolfo Llopis, Ramón Liarte y Julio Just como oradores.

El día 6 de mayo celebróse en Saint-Etienne un mitin antifasciste, cuya reseña, extractada en la Prensa Local, encontrarán nuestros compañeros en otro lugar de este mismo número.

En suma, las jornadas correspondientes a los dias 29 abril, Primero y 6 mayo, han sido todas marcadas por la emoción levantada en el mundo por las huelgas de Asturias. El público ha acudido numeroso y ha habido mucha influencia de simpatizantes franceses, que han aprovechado la ocasión para testimoniar su simpatía a la causa del antifascismo español.

De lo que debemos todos congratularnos, por lo que ello significa como síntoma.

★

Dentro del mismo cuadro de los actos conmemorativos del Primero de mayo, debemos incluir la conferencia organizada por la Federación Local de Carcassonne en la sala de la Mairie de dicha ciudad, a cargo de la compañera Federica Montseny.

El tema era «La C.N.T. y la unidad antifascista», pero más que conferencia fué un mitin, por cuanto intervinieron en el acto dos camaradas franceses de Force Ouvrière; uno que asumió la presidencia francesa, el compañero Poinsignon, de la C.G.T.-Force Ouvrière y otro que evocó los orígenes del Primero de mayo, camarada Micholin, de «Techniciens et cadres F. O.», testimoniando ambos su simpatía y adhesión ferviente a la causa de la libertad del pueblo español.

La compañera Montseny desarrolló ampliamente el tema de la conferencia, examinando la actual situación de España, analizando las posibilidades que se ofrecen para la oposición y sometiendo a análisis la realidad política y económica del franquismo.

Afirmó su confianza en que una acción cotidiana e inteligente de todo el antifascismo unido, en el plano nacional e internacional, podría dar hoy un golpe de muerte al fascismo español, que debe hundirse arrastrando con él a las fuerzas que han sido sus sostenedoras, sus financieras y sus inspiradoras, de las que Franco no ha sido más que un testaferro.

Señaló las responsabilidades del Ejército y de la Iglesia y afirmó que nada de sólido ni de nuevo podrá levantarse en España, si antes no se destruyen de cuajo sus privilegios y sus estructuras.

Presidió la conferencia el compañero Jacinto Borrás, de Perpignan, de la C. de R. Aude-P.-O., por la delegación de la F. L. de Carcassone.

También mucha afluencia de público, venido de las localidades limítrofes.

Por la tarde ,en otra sala de la Mairie, dió una interesante conferencia el compañero Andrés Capdevila, sobre el tema: «Mi paso por la Consejería de Economía de la Generarlidad de Cataluña». Acudieron también numerosos compañeros.

En suma, un día completo para la simpática ciudad de Carcassonne, tan llena de monumentos y de recuerdos.

## MEETING DE SAINT-ETIENNE

*(Suite de la page 8.)*

rir la liberté ». Et de conclure : « Pour cela, une seule façon existe : c'est d'agir, de combattre, de lutter et si c'est nécessaire, de mourir ».

Jean Cassou, président du C.A. R.E. et directeur du Musée d'Art Moderne, commence par dénoncer la connivence étrange et ténébreuse de quatre régimes différents qui a concouru au même but : assurer en 1936, la victoire de Franco. Il fait un petit historique de la politique de non-intervention. La Grande-Bretagne a exigé de la France qu'aucune arme ne soit livrée aux Républicains.

En 1945, grand espoir : enfin la question d'Espagne allait être réglée. Las ! la même connivence a joué. Les vainqueurs de Hitler et de Mussolini n'avaient qu'à lever le petit doigt. Ils n'ont pas fait ce geste :

« Ils se sont entendus dans le même monstrueux accord pour maintenir Franco au pouvoir. C'est lui qui a été le véritable vainqueur de la dernière guerre mondiale ».

Mais ce dont on ne parle pas, dont on ne se préoccupe pas, c'est le peuple espagnol. C'est lui qui constitue la seule réalité. On peut le nier, on peut l'oublier, au point d'être rassuré et de croire qu'on ne parlera jamais de lui. C'est alors qu'il ressurgit.

« Nous pouvons dire aux puissants : « Prenez garde ! Faites attention ! Ne vous endormez pas ! Et lorsque le réveil s'accomplira, nous proclamerons : « Tant pis pour vous. C'est vous qui l'aurez voulu ! ».

M. Cassou rend hommage aux exilés, qui vivent dans de sévères conditions : « comme il est dur le pain qu'on mange dans la maison des autres ».

Mais la grande espérance, c'est que la résistance espagnole agisse d'une façon de plus en plus efficace.

« Les groupes se fédèrent, se développent. L'unité se réalise entre les socialistes, les communistes, les anarchistes, les syndicalistes, les chrétiens ».

« Viendra bientôt le moment où le peuple remportera la victoire ! » (applaudissements prolongés).

M. Duperray donne lecture d'une longue résolution qui est approuvée à l'unanimité.

*« La Tribune », de la même localité, avant de reproduire les interventions des orateurs, commente l'acte en ces termes :*

Saint-Etienne. — La manifestation organisée hier en commun par le Comité d'Aide à la République espagnole, la Table Ronde Syndicaliste, la Solidarité Internationale antifasciste et l'Alliance Syndicale, a obtenu un gros succès.

La grande salle de la Bourse du Travail de Saint-Etienne était pleine. Militants français et espagnols emplissaient la vaste enceinte. Le thème à l'ordre du jour était d'une brûlante actualité. Au moment où dans les Asturies et à Madrid, mineurs, métallurgistes et étudiants proclament leur haine du régime qui les opprime, on ne pouvait qu'applaudir à la formule épinglée sur la tribune. :

*LIBERTE POUR LE PEUPLE ESPAGNOL*

## La peine capitale

(Suite de la page 8.)

mis à l'écart de la société pour le reste de leur vie et dans l'obligation de travailer, de se rendre utiles à la collectivité, ils auront tout le temps pour réfléchir à leurs forfaits et, s'ils ne sont pas capables de repentir, ils souffriront le supplice de l'homme banni qui a tout perdu et qui se retrouve, après le crime qui devait le « sauver » ou en faire un « demi-Dieu », sans aucune personnalité et définitivement rayé de la liste des vivants. Ce châtiment, sans être celui de la mort physique, est sans doute d'une plus grande portée et peut parfaitement remplacer le jugement sans appel de la guillotine, du poteau d'exécution ou de la corde.

Il ne s'agit pas simplement de tuer un criminel de droit commun ou un chef de file (politique, militaire ou autre), qui prétend imposer sa loi par la force, sans s'arrêter devant les crimes les plus abominables. Ce dont il devrait s'agir, en réalité, c'est d'éviter que l'un et l'autre puissent exister, c'est de les mettre dans l'impossibilité de nuire, de rendre à chacun ses libertés et ses droits et d'en assurer la sauvegarde avec toutes les garanties indispensables.

L'abolition de la peine de mort, quoi que j'en dise ou que j'en pense, n'est pas encore pour demain, et de la guillotine à la chaise électrique, le bourreau continuera ses « hautes œuvres » dictées par la justice des hommes. Devant cette triste réalité et tout en gardant l'espoir de la voir disparaître, il n'y a qu'un vœu à formuler : que ce ne soient pas les innocents et les « petits » coupables qui payent. Il faut que la justice soit vraiment à la hauteur de sa tâche et si le grand coupable échappe au châtiment capital, rien ne saurait justifier que d'autres êtres payent de leur vie pour un crime de moindre importance. La peine prononcée doit l'être en rapport avec le crime qui a été commis et personne, quelle que soit sa qualité, ne doit pouvoir y échapper. L'innocent, par contre, ne doit jamais, en aucun cas, payer de sa vie.

Mais il serait si beau de vivre dans un monde où la mort, faite de violence et de haines, perdrait ses droits, que je persiste à croire que l'abolition de la peine capitale, s'impose comme une nécessité vers laquelle les hommes doivent se tourner. Et je souhaite, de tout cœur, que les têtes ne tombent plus.

**A. TARRAGO**

Paris, mai 1962.

## Continùa la ayuda americana al franquismo

*NUEVOS PRESTAMOS DEL EXPORT-IMPORT-BANK*

Paris (O.P.E.). — *«Le Monde» publica el siguiente despacho de su corresponsal particular en Madrid :*

*«El Banco de Exportación e Importación concederá a España dos nuevos préstamos de 6 y 7 millones de dólares. El primero para la instalación en las factorías de la ENSIDESA en Avilés, de un tercer alto horno. El segundo a las factorías siderúrgicas UNISA, de Gijón.*

*«M. Cass, jefe de la misión norteamericana que se encuentra actualmente en España, ha declarado que el E.I.E. está deseoso de conceder a España los créditos necesarios para mejorar su economía. Estima que es muy posible crear en Asturias una importante industria derivada de la siderurgia, y ha asegurado que el Banco que representa está dspuesto a financiar su instalación. Ha acordado créditos a España por valor de 300 millones de dólares, de los cuales, 17.700.000 a la citada ENSIDESA.*

*«Si el Banco de Exportación e Importación no fija plazo para la amortización de su préstamos —ya que ésta deriva del rendimiento que den las fábricas— reclama el interés del 5,75 por ciento.»*

Es así, probablemente, como los U.S.A. piensan ayudar a Franco a resolver sus dificultades en Asturias.

# COLLABORATION

## *De cara a España*

# MOVIMIENTO CONFEDERAL DE LIBERACION

— I —

Hay gentes en nuestros medios, que se dicen compañeros, que lo que ellos solamente conciben es una pequeña actuación que de vez en cuando aporta al Movimiento la figura de un mártir. No les importan las grandes victorias ni las grandes derrotas. Con una pequeña derrota y algunos mártires tienen suficiente. Pero si algún día llega a constituir de nuevo el anarcosindicalismo una influencia saludable y decisiva en el mundo, será porque nuevamente marchará por la ruta de las grandes audacias y, de consiguiente, de las grandes victorias también.

No es, pues, suprimiendo las polémicas que se solucionan las cosas. Simplemente estas polémicas deben orientarse en el buen sentido, no desplazándolas del meollo del problema planteado, llevados de la pasión o de la estrechez y cerrilidad mental. Debe rehuirse el caer en la manía de dar nombres y de otorgar a éstos el valor de considerarlos como centro de un problema en debate.

Si una cuestión determinada — bien o mal planteada — se ofrece a la discusión, es porque corrientes de base influyen no pocas veces en el planteo de las mismas. Pero sea razonada o inaceptable, lo que conviene es discutir la cuestión, el problema, el planteo, sin necesidad de mencionar personas ni de atacarlas. De no hacerlo así se pierde la mitad de la partida. Y el que erróneamente, por buena o mala fe, ha lanzado la cuestión, queda en el papel de víctima injustamente atacada. En lugar de examinar razonablemente el litigio, comienzan las defensas intemperadas y todo se va al... albañal.

Creemos que lo que en estos momentos debería abordarse a fondo es el problema de España. No con el inveterado optimismo de ritual ni con «cara de circunstancias», como el lloriqueo de algunos que de antemano se declaran vencidos en todo intento de derrocar al régimen franquista que tiraniza a nuestro pueblo desde hace ya un cuarto de siglo. Lo que importa es que cada uno adquiera **conciencia de la situación**, cosa que hasta el presente no se ha hecho.

Se prosiguen los intentos aliancistas precisamente porque no hay memoria histórica en la mente de los militantes y porque no se tiene el sentido claro de cómo se encuentran las cosas tanto desde el plano político internacional como en el plano interior peninsular. Pensamos que la única solución que nos corresponde propiciar es la que puede provocarse mediante el acicate del malestar interior. Llegar a hacer viva la protesta y la acción subversiva en España como demostración convincente frente a los sostenedores extranjeros de Franco y su régimen opresivo, que éste no es el orden y la tranquilidad del país, ni mucho menos la prosperidad de que alardea.

En nuestros voceros confederales, a últimas fechas, se ha dado la medida de una carencia absoluta de equilibrio en el enfoque de los problemas, internos o no, que deberían discutirse, pero con ecuanimidad y fraternal compañerismo. Nuestra mente no concibe semejante acrimonía y desamor entre hermanos de una causa común. Y si eso fuera anarquismo, que no lo es, sería preferible las cavernas, donde, por lo menos, el amor, la familia, la amistad no pierden sus vínculos de sangre, leche, educación, principios elementales de buena crianza en el seno de la doliente o feliz Humanidad. ¡Al cuerno los talentos sin conciencia, pues no son dignos ejemplares de la sencilla y bondadosa Sabiduría!

Hay elementos negativos en este orden de actividades. Los que creen más que hipotética la empresa de liberar a nuestro pueblo, los que delegan o delegarían con gusto esa empresa a Frentes de oposición política al franquismo, y los «asimilados» al país de residencia, todos juntos constituyen la inercia con que se tropieza al activar el organismo conspirativo y verdaderamente dispuesto a llevar adelante el derrocamiento de Franco y el régimen de brutal tiranía que encabeza.

Para vencer o acallar todo eso, sería necesario que los dispuestos a salir de la presente pasividad empezasen por dar la batalla dentro de los propios medios exilados a quienes sólo sirven de lastre y se solacen en no hacer ni dejar hacer, conformándose con seguir la **rutina orgánica** de partidos y sindicales, a la espera de que un buen día les sirvan en bandeja el notición de que ya cayó Franco y su cruenta dictadura por arte de los imponderables o de la divina providencia (?).

Nosotros opinamos que la hora histórica actual puede ser definitiva: el movimiento liberador debe situarse en España y hacerse sentir; que lo haga de manera más o menos intensa tiene una importancia relativa, pero que marque su presencia y una posición clara frente al poder franquista y frente al panorama político-social de dentro y de fuera de la nación. Perder el tiempo en platónicas protestas y hacer votos por soluciones peor que platónicas, es condenar el Movimiento confederal a su desaparición y posibilitar el alumbramiento de corrientes enemigas del mismo.

La única manera, pues, de acallar posiciones negativas y de liquidar actitudes irresponsables, es poniendo de manifiesto nuestro firme propósito de hacer algo serio y veraz en España.

Somos de los que creen que actualmente, como en el curso de toda su historia, la C.N.T. siempre ha tenido núcleos suficientes de compañeros capaces de determinar con su acción los hechos de proyección insurreccional y manumisora. Téngase en cuenta que el pueblo español es una masa explosiva que, como la dinamita, necesita de un fulminante para su puesta en acción. Por cuanto forzosamente debemos encarar el problema declarando que son las formas de organiazción las que deben ser renovadas, de tal manera, que todas las preferencias deben pasar a la organización y dirección conspirativa, y que ésta debe crearse según los procedimientos llamados de organización y dirección piramidal, o sea, diametralmente opuestos a los que hasta el presente se han seguido, que en síntesis puede resumirse diciendo que tampoco corresponde al a veces útil sistema de división del trabajo, sino a los rudimentos más primitivos de todo sistema de organización, que es el de generación espontánea, que en lenguaje llano viene a significar a un puñado de hombres en lo más profundo de una sima encarándose a un altísimo y escarpado muro y preguntándose cómo poderlo subir sin repetir el mito de Sísifo.

La unidad confederal se hizo para la más estrecha colaboración con todos los compañeros integrados a la misma, tanto en el exilio como en el Interior. Pero observamos la carencia de los indispensables lineamientos que deberían regular las actividades y colaboraciones y en su conjunto dentro de un tiempo de planificación de las mismas. Esta es la acertada expresión todavía no se perfilan los planes a que debería ajustarse nuestro Movimiento para el logro de la divisa unitaria sobre la liberación de España, y que, al parecer, fué del siguiente contenido: «Conjuntamente con las demás fuerzas de signo liberal, o solos, si no fuese posible». Acertada divisa que a nada práctico conduciría, si no la dotamos de una adecuada interpretación; a saber: siendo que la C.N.T. constituía la fuerza mayoritaria de España y que mientras no se demuestre lo contrario continúa siéndolo entre los restos de las demás organizaciones y partidos, no se puede esperar que lleguemos a sumarnos las demás fuerzas cuando éstas hayan resuelto el cúmulo de problemas internos y de contradicciones en que se encuentran atascados. Por el contrario, solamente podemos esperar que lo hagan, cuando nosotros, primera fuerza en cantidad y calidad, produzcamos tal movimiento de marcha que por arrastre se produzca la inevitable aproximación.

¿Llegaremos a poder producir ese movimiento de arrastre?

Por lo menos tenemos el deber de intentarlo, poniendo todo nuestro potencial de luchadores y recursos con que contemos en acción subversiva y con la inmediata mira de precipitar el derrocamiento de la dictadura franco-falangista que tiene enyugado al pueblo español.

**José ALBEROLA**

C.N.T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO

# La C.N.T. y las huelgas en España

**Acontecimientos esperanzadores conmueven los fundamentos del sistema totalitario que se impone a los españoles desde hace 25 años. El terror sistemático, la represión brutal, la amenaza de la más negra miseria, no pueden impedir que el trabajador español grite su indignación y manifieste sus vehements anhelos de libertad.**

**La incuria del régimen, su amoralidad e incapacidad politico-social, es cada día más evidente y menos soportable por el Pueblo. Cansado de soportar la opresión y la injusticia se lanza desesperadamente en pos de más pan y bienestar.**

**Los hombres libres del mundo, los trabajadores en particular, deben manifestar su solidaridad para con el sufrido pueblo español. De la presión que ejerza una acción solidaria decidida, depende la suerte de cientos de trabajadores, los cuales, si esta solidaridad no lo impide, ciertamente pagarán con su libertad el delito de ser justos.**

**Sus hogares sufrirán los efectos del hambre, a la cual las empresas quieren condenarlos mediante el cierre de los economatos donde se proveen de los artículos indispensables para vivir.**

**Todo el aparato policíaco-militar de que dispone el tirano, se moviliza, presto a ahogar en sangre todo intento justiciero, toda persistencia en obtener satisfacción a sus naturales reivindicaciones.**

**Las prerrogativas ganadas mediante largos años de asiduidad al trabajo — sus derechos de antigüedad — le serán suprimidos y, a su vuelta al trabajo, encontrarán mutilados o suprimidos brutalmente estos derechos.**

**La solidaridad internacional deberá jugar plenamente para impedir esta especie de genocidio social, para afirmar el derecho de los trabajadores a la huelga conforme está solemnemente reconocido por las altas instituciones internacionales.**

**Allá donde una representación del totalitarismo franquista tiene representación oficial reconocida, debe denunciarse como una impostura sin precedentes, como una burla a las libertades fundamentales reconocidas universalmente a los trabajadores.**

**La A.I.T., el mundo libertario internacional, no faltará ciertamente a esta grandiosa manifestación de solidaridad para con los trabajadores españoles en lucha.**

**Conforme a las recomendaciones y resoluciones adoptadas por la Comisión Conjunta Internacional CISL-CISC para España, el movimiento sindical de todos los países deberá hacer patente su repudio y su más enérgica protesta acerca de las representaciones franquistas en su respectivo país, de suerte que la presión internacional del mundo libre se haga sentir hasta paralizar el brazo ejecutor de la represión. Esta no dejará de actuar sin piedad contra quienes osan negarse a aceptar el yugo opresor de Falange y del régimen fascista que encarna el franquismo.**

**¡Hombres libres del mundo ¡Trabajadores! ¡Solidaridad para con el infortunado Pueblo Español en lucha por sus libertades contra la dictadura!**

**EL SECRETARIADO INTERCONTINENTAL DE LA C.N.T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO.**

Francia 8-5-1962.

FOLLETON DE « ESPOIR » Número 4.

# HEROINAS

**Por Federica MONTSENY**

Necesitamos saber hasta dónde alcanza el compromiso contraído; necesitamos saber también qué es lo que sois capaces de hacer vosotros.

Los demás miembros de la Junta aprobaron con un murmullo las palabras de Menéndez.

No pudo sacarles de allí Pereda. Se marchó disgustado, emprendiendo otra vez el camino de la escuela.

Llegó a ella que ya eran más de las diez de la noche. María Luisa acababa de dar la última mano a los trabajillos de los niños. Al oir llamar, supuso que era Pereda, y corrió a abrir la puerta.

—¿Qué ha pasado?

—Lo que me temía. Desconfían. No han querido dar una respuesta concreta.

—Es natural que así sea. No tienen motivos para confiar mucho en las promesas de los socialistas. Vuestro paso por el Poder no es ninguna garantía de libertad ni de beneficio para los trabajadores.

—No somos los mismos. Aquéllos hoy se han visto arrollados por las Juventudes del Partido, que son las que realmente empujan y orientan este movimiento. ¿Cuándo se había visto que los socialistas intentasen hacer una revolución con fines bien concretos: la proclamación del Socialismo de Estado y de una dictadura socialista?

María Luisa le escuchaba pensativa:

—Cuánto más hablas, menos me gusta esto. Deberíais dejar al pueblo la libre iniciativa. Proclamad en buena hora el socialismo de Estado y la dictadura allí donde sólo por la fuerza podáis apoderaros de la dirección de la sociedad. Pero dejad a las regiones mejor preparadas el derecho de organizar la vida conforme a sus posibilidades. En muchos puntos de España, no sería el socialismo de Estado lo que dominaría. Costaría muy poco implantar el comunismo libertario.

—¡Ilusiones! Yo conozco mejor que vosotros la real situación de España. Sin un régimen de fuerza, sin un gobierno poderoso, sin una dictadura, en una palabra, nada podrá hacerse. Si perdemos esta ocasión, la cogerán mañana los comunistas de Estado, y será peor. Si no nos ayudáis, estamos perdidos.

María Luisa le miró, sonriendo:

—¿De manera que queréis dirigir el movimiento vosotros, pero tenéis conciencia clara de que si no lo hacen todo, o una buena parte, los elementos de la C.N.T., estáis perdidos? ¡Mira que sois pintorescos!

—Bueno, dejemos esto... Es preciso que me ayudes, María Luisa. Tú tienes sobre esa gente una fuerza moral que yo no tengo. Habla con Menéndez; habla con todos. Que manden un enviado a Oviedo o a Gijón que se entreviste con el Comité y que compruebe que es cierto cuanto yo he dicho y de qué manera está todo preparado para lanzarse al movimiento en fecha próxima. Estos mineros son desconfiados. Temen que les engañe. Me interesa contar con el Sindicato de Orbejo, porque él es la llave de la cuenca minera.

La joven, después de reflexionar, exclamó:

—Lo único que puedo hacer es repetir a la Junta lo que tú acabas de decirme. Que hagan ellos lo que estimen más conveniente. No puedo ni quiero comprometerme a más.

Pereda la miró, sonriente.

—¡Qué buena eres, María Luisa! ¿De verdad me perdonas lo de la otra noche?

—¡Tonto!

—¿No llegarás a quererme, aunque sólo sea un poquitín?

—Eso no cuadra en todo un señor conspirador. Vete a Orbejo y acuéstate. Yo me estoy cayendo de sueño.

Pereda se levantó, sin ganas de volver a las andadas. Pero estuvo en la calle un buen rato, mirando la luz de la ventana de María Luisa, pensando en que debía estarse desnudando, y sin resolverse a marchar. Por un momento, todos sus planes ambiciosos se borraron de su mente. Aquella mujer le interesaba con violencia; deseábala tanto más cuanto más inaccesible la veía, y hubiera sido capaz, por conseguirla, de cometer cualquier tontería.

María Luisa apenas pudo dormir aquella noche. Le preocupaba cada vez más el asunto de la conspiración, en el que se veía envuelta, incluso a pesar suyo.

Vaciló mucho, antes de ir a encontrarse con Menéndez. Al mediodía, cuando los chiquillos se fueron, dirigióse ella al tajo de la mina donde sabía que trabajaba.

Tuvo que andar casi tres cuartos de hora. Lo encontró que acababa de comer, con su mujer al lado y su muchacho, que contaba diez y seis años y hacía ya uno que trabajaba en la explotación minera.

—Quisiera hablarle un minuto, Menéndez — dijo la joven.

El minero, suponiendo de qué se trataba, se levantó y se fueron un trecho más lejos.

—Ayer noche, después de la entrevista, volvió Pereda a mi casa. Me molesta terriblemente este asunto. Pero insistió tanto, que al cabo le prometí que les diría a ustedes lo que él desea. Que vaya un delegado à Gijón o a Oviedo y que compruebe como el pacto es un hecho desde primeros del mes próximo y cómo está todo preparado para lanzarse al movimiento. Dice que de la ayuda que se les dispense depende el éxito o el fracaso, y que si no son ayudados se lanzarán también, aunque saben que al cabo serán vencidos.

# INTERNATIONALE

## LIBRES OPINIONES

# ¡FUEGO!... ¡FUEGO!...

Esta exclamación pone en movimiento todo el sistema sensitivo del hombre, y la abnegación se despierta dispuesta a la extinción. Sin embargo, España se consume, no en fuego artificial ni en llamas deslumbrantes, pero sí en un rescoldo lento... lento... como si quisiera dar tiempo a que las fuerzas salvadoras, «in extremis» la libraran de una muerte lenta, pero segura. Y los españoles en la inopia. ¡Qué inconsecuencia! ¡Qué ausencia del sentido de responsabilidad! ¡Qué asco!

. . . . . .

Si circunscribimos el problema al interior de la C.N.T., cualquier militante que se sienta medianamente equilibrado, se pierde en un mar de confusiones, cuando lee la multiplicidad de revistas, periódicos y periodiquillos; o asiste a las asambleas, y se le atiborran los ojos y los oídos con poses e ideas abstractas hablando del nirvana paradisíaco para el año 3000.

Y uno se pregunta: ¿Pero qué relación tiene todo eso con la angustiosa situación de España? ¿Es que estas prácticas literarias o verbales, no tienen una relación con la extrema unción que los deudos administran al agonizante, para seguir viviendo con la satisfacción del deber cumplido?

Según la opinión de los teorizantes del exilio, émulos (en las asambleas) de Sergio Netchaiev, la C.N.T. debe pensar, más que en el problema aislado de España, en inculcar, hasta la misma raiz de sus hombres, el catecismo revolucionario del mencionado Netchaiev.

¿Que España sufre y sangra? ¡Qué importancia tiene! ¿Que España se despuebla de sus hijos y se puebla de alemanes, americanos o franceses? «Todo eso son monsergas sin valor para un revolucionario universal»; «éste no tiene patria, allí donde se encuentre debe ejercer su acción»; «tampoco debe tener esposa, ni hijos, ni familia, ni hogar, debe repudiar el lujo y las comodidades, los sentimientos debe enterrarlos». Los que en el exilio reúnan todas estas condiciones, que levanten el dedo.

No, amigos, no, la C.N.T. nació en España, allí está la raíz que la une espiritualmente. Con el PUEBLO ESPAÑOL tiene un compromiso que no puede defraudar. CON EL PUEBLO ESPAÑOL tiene unos lazos que la unen indisolublemente a él porque esos lazos representan 50 años de luchas intensas, de sacrificios cruentos, jalonados por el martirologio de nuestros mejores hombres.

Es, pues, en España donde está el puesto de la C.N.T. Es en la reconquista de nuestro país a lo que debe concentrarse toda la acción de la C.N.T. y ello sin particularismos pasados de moda o por lo menos extemporáneos..

Es en España, cuando la C.N.T. establezca el diálogo con el pueblo — yo digo bien con el pueblo y no solamente con lo que siempre hemos denominado la clase trabajadora clásica — cuando lo pulse, cuando conozca sus sentimientos, cuando observe la reacción que en él se ha operado a lo largo del último cuarto de siglo, es en ese momento que la C.N.T. marcará la línea de conducta a seguir en su acción responsable y nacional, teniendo en cuenta un sin fin de imponderables que no podrá rehuir ni soslayar, si no quiere verse un día en la cuneta, a orilla de la carretera, contemplando el paso de la barahunda que responderá con una carcajada sarcástica a los gritos estentóreos de una C.N.T. incapaz de enarbolar la insignia de una España renovada y desintoxicada de las fuerzas ocultas y obscurantistas que la han llevado al estado depauperante y esquelético en que se encuentra.

La reconquista de España debe ser el objetivo principal e inmediato de la C.N.T. Sin España, todos los particularismos ideológicos o tácticos, son lo que el Sermón de la Montaña. Toda la literatura, buena o mala, será infecunda, por falta de tierra en donde germinar.

Para conseguir este principal objetivo, la C.N.T., que sola es incapaz de conseguirlo (como cualquiera de los otros grupos españoles) no puede aferrarse a la cómoda posición del aislamiento, so pretexto de inoperancia en los otros, condenando al mismo tiempo a la organización, a una parálisis destructiva, en la que se pone en juego la coexistencia misma, en una situación evolutiva del futuro del pueblo español.

No se nos aduzca que, «los sentimientos reformistas de los otros, hacen imposible una colaboración»; hay una parte de razón en esto último, pero entre posiciones anacrónicas e ilusiones irrealistas, hay un término medio que se impone por sí solo, cuando se trata, de VERDAD, de salvar el cuerpo purulento, incapaz de asimilar antídotos a fuertes reacciones.

¡Qué ancho campo se le ofrece a la C.N.T. en la España del mañana!

Bastará que nuestra organización se decida a dar el salto que la separa entre dos épocas, y que lo dé sin vacilaciones, de forma que, al poner el pie en este lado, lo haga sin arrogancias, pero con la firmeza del que da un paso en plenas facultades de lucidez.

Que la C.N.T. de mañana, no será, no puede ser la de ayer, limitada exclusivamente a la consecución de aumentos de salarios — sin olvidar esto, naturalmente, en tanto exista la explotación — mas, la C.N.T. se verá frente a una multiplicidad de problemas que no podrá desestimar ni desconocer, y, por consecuencia, no podrá estar ausente de los mismos.

¿Cómo emplear el mismo lenguaje delante de una clase productora que, sin dejar de serlo, saldrá de las escuelas técnicas o profesionales con una cultura que las inmunizará contra toda verborrea explosiva, y la clase trabajadora de ayer, hambrienta, miserable hasta la desesperación, y pronta a agarrarse a la primera tabla de salvación que se le lanzaba?

A esta nueva clase será estúpido hablarla de vida ermitaña, de ascetismo, para ser acreedora a un título ideológico; amará las comodidades y los placeres que proporcionan los adelantos técnicos modernos.

Asimilarse a las necesidades del pueblo, marchar con él, para mejor guiarle y garantizarle, con su presencia, las libertades del futuro de nuestro pueblo. y entre tanto, que la reconquista del mismo sea el objetivo número 1 de todos, creando en el interior una mística nacional que se convierta en el revulsivo de la parálisis mental en que se encuentra España.

Sin haber cumplido esta sagrada misión, todos los clasicismos son cantos de sirena, que no tienen otra virtud que la de producir un rictus en la comisura de los labios.

**A. LOPEZ**

Lyon, Mayo 1962.

**COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »**
**Directeur : A. TURMO**
**Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.**
**Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.**
**Administrateur : M. CELMA.**

## *Libres opiniones*

# ANTE TODO, LIBERTARIOS

Aunque se nos tilde de machacones, de sectarios, de andar siempre por los caminos trillados, interesa, de vez en cuando, llamar la atención de los propios compañeros confederales acerca de lo que somos, en tanto que Organización, así como del fin que perseguimos.

Ello lo hacemos sin la pretensión, ni mucho menos, de dar lecciones de consecuencia ideológica a los demás compañeros. Pero, ante el concepto, o la interpretación que han dado ciertos militantes de la C.N.T., a nuestros problemas, consideramos deber ineludible manifestar públicamente nuestra disconformidad con los mismos.

Dado el ambiente, las circunstancias especiales que nos circundan, es de sensatos el circunscribirnos a vivir de realidades cotidianas, de hechos concretos, reales. De ahí que resulte un tanto peligroso, por las decepciones que lleva consigo, el optimismo exagerado, el no querer ver las cosas con la realidad que se nos presentan y pasar el tiempo haciéndoles cantos a la luna. Sin embargo, no es dañino el pesimismo recalcitrante, morboso, por lo que tiene de negativo, que se manifiesta en ciertos individuos que se suelen llamar realistas, de vida práctica. Ambos conceptos, si hacen cuerpo en nosotros de forma excesiva, son perjudiciales para el desarrollo de nuestra actividad orgánica. Por ello es aconsejable buscar el término medio. Ni vivir de ilusiones que luego desaparecen como la hojarasca al más ligero vientecillo, ni verlo todo bajo el punto de vista negativo, detractor, que suelen emplear ciertos elementos .

Es un tanto confortable para nuestro espíritu inquieto, de batalladores idealistas, el poder presenciar, el ver en nuestra prensa la serie de actos que continuamente se celebran en los distintos lugares donde existen compañeros del Movimiento Libertario Español: Ello demuestra, pese a todo cuanto pueda oponerse a nuestro desenvolvimiento, el que hay un espíritu de continuidad, una fuerza moral que sabe resistir todos los contratiempos, hacer frente a todas las circunstancias ,y mantener el sentido de justicia, la dignidad de hombres conscientes, y sobre todo el saber hacer honor a lo que somos: LIBERTARIOS.

Es evidente que este espíritu, este continuo forcejeo está sostenido por compañeros baqueteados en nuestros asuntos, al tanto de nuestros problemas, así que algunos compañeros de los que ocupan la tribuna deberían darse cuenta que los espectadores, los que acuden a nuestros actos, lo hacen más por prestar su concurso, por vigorizar a nuestra Organización, que por la impresión que pueda causarle el discurso que se les endilgue. Así que el lenguaje rimbombante, inflado de tonalidad, de suficiencia, pero vacío de contenido ideológico, no hace mella entre los oyentes confederales. Más bien les decepciona e incomoda.

Las circunstancias, el continuar luchando, después de la experiencia acumulada de veinticinco años de preocupación constante por derribar la dictadura franquista, nos obliga a reconocer la necesidad imperiosa de unir a todas las fuerzas antifascistas, de desplegar toda la actividad hacia un objetivo que nos es común a todos: la liberación de nuestro pueblo.

Ello puede hacerse, sin el lenguaje de renuncia, de entrega, que suelen emplear ciertos compañeros en algunas circunstancias.

La ramplonería, la adulación hacia los representantes de los sectores antifascistas, nos quita personalidad, nos rebaja ante los demás como pobres pedigüeños, incapaces de llevar a cabo nada que tienda a proyectar rebeldía en la conciencia de la clase trabajadora, ni luz en su cerebro.

No somos amigos del dicterio, ni de alimentar el encono, ni de manifestar virulencia contra los que no comportan nuestro ideario. Dentro de nuestro marco propagandístico cabe emplear la persuasión, el diálogo fraterno con los demás trabajadores de distinta opinión, para sacar conclusiones favorables que ayuden al derrocamiento de la dictadura imperante en España. Aunque esto no cupiese en nuestras convicciones, la época que atravesamos, los momentos que vivimos, lo imponen y exigen. Con el buen sentido lógico de las cosas, todo puede efectuarse, manteniendo cada cual su integridad ideológica.

Lo que negamos es que haya ninguna circunstancia, por dura que sea, por difícil de solución que se nos presente, que nos obligue a renunciar, de palabra ni de hecho, a ser lo que siempre fuimos, lo que somos, lo que continuaremos siendo: LIBERTARIOS, en el más amplio sentido de la palabra.

El hecho, la necesidad, la buena predisposición que tengamos de unir nuestro esfuerzo con el de los demás sectores antifascistas, para liberar la Península Ibérica de la opresión que sufre, puede llevarse a cabo, ponerlo en práctica sin dejar de ser, ni siquiera por una milésima de segundo, lo que somos: LIBERTARIOS.

*(suite en page 6)*

---

—Que existe el pacto, ya lo sé. Pero lo que nos interesaría averiguar es si realmente va de veras ; y si, aparte los Comités, están conformes con el movimiento y con ayudarse mutuamente las masas trabajadoras y los militantes más destacados. Hemos pensado en enviar un delegado a la capital, para que se vea con Luis Salcedo y los demás amigos, y nos aconsejen. Esta región fué contraria al pacto y, más que nada, a que el tal se hubiese establecido antes de consultar la voluntad de los Sindicatos. Pero si el movimiento estalla, tenemos el deber de secundarlo, procurando sacar de él el máximo de beneficio posible. ¿Le parece a usted ese muchacho serio y de confianza?

María Luisa le explicó cuanto sabía de Pereda, callándose la cuestión de que hubiese sido un pretendiente suyo. Pero Menéndez, con su cazurrería de hombre del campo, lo adivinó. Al cabo dijo :

—Bueno, mire : ¿Le gustaría a usted hacer un viajecito a Oviedo? La mandaríamos a casa de Salcedo, a que se enterase. Además, esto le será bueno. Viajará ; saldrá del pueblo y se meterá un poco en nuestras cosas. Ha demostrado usted inteligencia en este asunto. No ha querido meterse en nada y se ha portado con discreción. Aun podremos sacar algo de usted.

No la tuteaban, sabiéndola de otro mundo y no habiéndose franqueado nunca con nadie.

María Luisa enrojeció. Daba más importancia a aquel elogio rudo, de boca de Menéndez, al que admiraba, obrero recio, sin cultura, pero con una admirable y profunda lucidez de juicio, que a todos los cumplimientos mundanos, oídos con profusión en Oviedo y en el medio en que había vivido hasta entonces.

La perspectiva del viaje a Oviedo, con la visita a aquel Luis Salcedo, del que había oído hablar en muchas ocasiones —era hijo de Orbejo y se marchó a la capital de jovenzuelo, trabajando allí y dando a la vez conferencias y mítines—, la alegraba infinitamente. Renovaba su existencia y representaba una entrada oficial en aquel mundo al que se había acostumbrado a contemplar como totalmente superior y distinto.

—¿Qué me dice usted de la ida a Oviedo? — inquirió Menéndez, sonriente.

—Que sí, que acepto ; aunque temo. ¿No podría acompañarme alguien?

—¿Teme usted ir sola?

—¡Oh, no! Es otra cosa lo que temo. No quisiera por nada de este mundo que supusieran que por mi amistad con Pereda mi misión no había sido desempeñada con absoluta lealtad.

—Vamos, vamos, María Luisa. Nos conocemos todos. Sabemos que es usted una muchacha seria y honrada. ¿Cree usted que nosotros no tenemos ojo? Al cabo de un año de estar aquí, y de mostrarse tan trabajadora y tan decente, hemos sacado ya una conclusión de su conducta. Sabemos que merece nuestra confianza. Y si no la mereciera, Salcedo lo comprendería en seguida.

—¡Cuánta influencia tiene entre ustedes Luis Salcedo!

—No es influencia. Le conocemos todos de chico y sabemos que es honrado e inteligente. ¿No sabe usted que es hijo de Orbejo? Yo le conozco de cuando era así de chiquitin... Los otros le han oído en mítines y le conocen también de mozalbete. Vale mucho y sabemos que su juicio no falla, cuando examina un asunto. Eso no es tener influencia. Vendrá cualquier espantajo de la política ; cualquiera incluso de esos que llaman líderes, y nosotros nos quedaremos tan tranquilos. Salcedo es otra cosa. Es un obrero como nosotros y que tiene el valor moral de sus manos callosas y de su lealtad a una causa que sólo persecuciones le ha dado.

María Luisa escuchaba en silencio. En su alma generosa y ardiente, las palabras de Menéndez hallaban eco. Volvió a su casa decidida a ir a Oviedo y pensando, aun sin querer, en la imagen desconocida de Luis Salcedo.

### V

### *Luis SALCEDO*

El tren corría en dirección a Oviedo. Cruzaba las verdes llanuras, el campo surcado de montañas, la Naturaleza poderosa y exuberante de Cantabria. María Luisa, sentada junto a la ventanilla, abandonada muchas veces el libro que iba leyendo, sobre las rodillas, para mirar el paisaje y entregarse a sus pensamientos.

Dentro de pocas horas estaría en Oviedo. En en bolso llevaba la dirección de Salcedo y una carta-presentación de los compañeros de Orbejo. Sentía una impaciencia mezclada de inquietud : el día antes había recibido carta de Pereda, preguntándole cuándo llegaría. No contestó a la misiva, esperando, para volver a verle, a tener la entrevista con Salcedo. No le gustaba tampoco encontrarse en Oviedo con Alejandro. Además, su misión había de ser cumplida, transmitiendo sus impresiones a Menéndez y sus amigos, antes de adelantar ninguna respuesta al joven socialista.

Llegó a Oviedo bien anochecido. Nadie la esperaba en la estación y, con la maletita en la mano, emprendió el camino de la casa de Salcedo.

Llegó a ella al cabo de media hora escasa. Conocía bien Oviedo, donde habían transcurrido muchos días de su vida. El ex minero vivía en una barriada extrema, recogida y simpática, poco poblada.

María Luisa se detuvo ante una casita de dos pisos, examinándola antes de penetrar en ella. En el segundo, por el que se entraba mediante una escalera de caracol, vivía Salcedo.

La joven subió rápidamente, llamando con la aldaba. Oyó un paso ligero y menudo, y la puerta abrióse, encontrándose frente a una mujer joven que le preguntaba con voz dulce :

—¿Qué desea usted?

—¿Está Salcedo?

—No, señora ; aun no ha regresado. Pero si quiere usted esperarle...

—En efecto ; le esperaré, si usted me lo permite.

Entró en el pisito, pequeño y amueblado con modestia, reluciente de limpio y en el que se veía la mano de una mujer joven y hacendosa.

*(Continuará.)*

# DE TOUT ET POUR TOUS

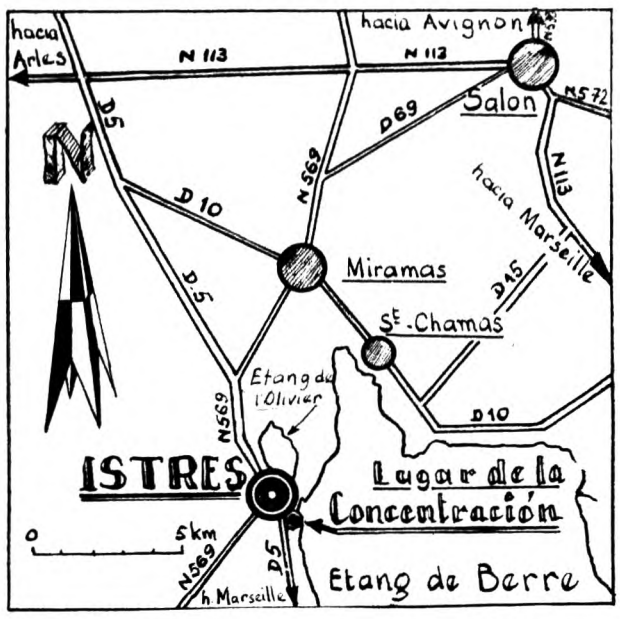
## Tribuna juvenil

# La Concentración y nosotros

A tí, querido lector, voy a contarte nuestras actividades vis a vis de la Concentración Juvenil Internacional, actividades que se extienden más o menos por toda nuestra región y sobre todo, en esta nuestra localidad de residencia. Te advierto que, por lo demás, no quisiera que hagas ningún esfuerzo para leer este... pónle tú mismo el nombre, porque si yo te digo que es un artículo, tú vas a decir: este compañerete, quizá que diga verdad pero, desde luego, exagera.

También estoy seguro que muchas de las cosas que por ahí han sucedido y están sucediendo, de volver al principio, si has leído hasta aquí.

Pues sí, como somos algunos compañeros que amamos la Concentración sin reservas y, convencidos como estamos de que la inmensa mayoría aún no la conoce, y que por este motivo, sin lugar a dudas, que no acuden, nos propusimos hacer todo cuanto estuviera a nuestro alcance para que, los compañeros, y quienes no lo fueran, se interesasen por la cuestión. Desde luego, no entraré en detalles aunque te lo prometí, pero hecho e intentado tanto como nos han permitido nuestras posibilidades. Hoy por hoy, en nuestra




machacona y monótonamente, van a inducirte a creer, que me las ha contado alguien de tu localidad. ¡Se parecen tanto en el fondo y en la forma!

Pero no me las ha contado nadie. La realidad es que están ocurriendo casi lo mismo por todos los lugares en donde nos hallamos, y si tú también asistes a las Concentraciones, conicidirás conmigo; de lo contrario, te insto para que vayas a la próxima y verás... lo que le falta o le sobra, a nuestra fraternal reunión anual.

Bueno, estoy dando vueltas y vueltas, y sin embargo, no te he dicho aún lo que quería decirte. En fin, ésto: léelo o no lo leas, pero si lo haces no digas: «Es así. En el fondo no es una crítica, sino triste constatación. Nadie, nadie va a la Concentración y, empero, todo el mundo habla de ella, como si le perteneciese», u otra cosa por el estilo.

Quizá que tú, y otros, y tal vez yo aún en grado mayor, seamos responsables de que la Concentración no sea todavía, lo que hace tiempo se preveía como susceptible, e inclusive fácil que fuera. Y si hoy es el caso de la C.J.I. el que me ha sugerido escribir estas líneas y a pesar de que todo cuanto diga en ellas (valga o no) sea sobre ella, ayer, hoy y seguramente mañana, otros casos y cosas, te habrán sugerido a tí lo mismo o debieran habértelo sugerido, porque lo innegable es que, o tenemos un pobre concepto del deber, o bien, admitimos que estamos muy por debajo de él. En todo caso esto último es lo que yo creo. Las ideas no son los hombres, pero no habría ideas si no hubiera habido hombres, ni hombres si no hubieran ideas y las nuestras precisamente, son hechas por y para hombres. Deduzcamos, pues, cuáles son los límites de nuestro deber y hasta qué punto estamos a la altura del mismo.

Creo que, sin más demora, debo región se habla más de la Concentración y de sus problemas internos y externos... pero seguimos asistiendo los mismos o, en todo caso, muy pocos más.

Y así sucesivamente, comenzamos un análisis, que nos lleva, desde el área local, pasando por la regional y concluyendo en la nacional (voluntariamente no hablo de lo internacional; más adelante lo haré), a una constatación del todo poco halagüeña..

En efecto, cuando tratamos en nuestras asambleas locales el problema de la Concentración, surge otro: todos hablamos de ella con conocimiento de causa y, sin embargo, sólo un número muy reducido de entre los mismos, asisten con regularidad. Los otros, o bien en otros tiempos remotos fueron una vez, o bien no han ido jamás. Y ahora, lector, sigue deduciendo tú, hasta llegar a lo nacional, a ver si la conclusión es muy distinta a la que sigue:

La evolución de las cosas es innegable; por ende, hemos de admitir la evolución de la Concentración desde su origen hasta ahora; luego, quiero decir, que quienes han permanecido hasta el presente, alejados del terreno experimental, deben de rectificar en lo sucesivo: asistiendo, o no hablando de ella, o sea, de sus problemas.

Resulta un poco brusco, quizás, pero es así. ¿No es una pena que en un Pleno hablen los deleados de una cosa que, no solamente no conocen ellos muchas veces, sino que tampoco conoce la base que les ha mandatado? ¿No sería fructífero y preferible, que estas localidades e inclusive regiones enteras, dejasen estudiar todo lo concerniente a la misma, a quienes la han seguido de cerca? Además, ¿hasta qué punto puede admitirse que se lamenten y que crean que pueden iluminar, vis a vis de un constante mejoramiento en el aspecto nacional e internacional, quienes pasaron sus vacaciones en Suiza, Italia u otro país cualquiera?

No obstante, es muy probable que, si yo también hubiera nacido en Francia, habría adquirido análogas formas de ver las cosas, pero, francamente: las considero malas o cuando menos equivocadas y desde hoy, creo que debe-

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

# CONFERENCIA EN CASTRES

(continuación)

Durante este tiempo, una nueva generación ha nacido y se ha desarrollado en medio de la más terrible orfandad; sin nadie que les pueda hablar del ayer para ofrecerles una razón de ser en el presente y crear en ellos una Idea futurista. Huérfana esta generación de conocimientos y de ideas propias, degenerada por una educación dogmática y primitiva, deformadas las imágenes del pasado por leyendas interesadas que nos presentan como los causantes de su indigencia moral, de su triste situación desde su nacimiento a nuestros días, esta generación, repito, más que ignorarnos, nos detesta porque en su fuero intero nos atribuye a nosotros la plena responsabilidad de su miseria física e intelectual.

Esto es lógico que así sea, pues es a este precio que se pagan veinticinco años de escuela fascista, de dogmas y mentiras, de esclavitud, de inercia. Es el resultado natural y lógico del triunfo del fascismo, cuya insuficiencia congenital, sus contradicciones y su incapacidad para dar respuesta adecuada a las necesidades del pueblo, sólo puede tener una explicación y ésta no puede ser otra que culpar a los demás de lo que sólo el régimen es responsable. Es responsable por el hecho mismo de levantarse contra el pueblo, primero, y de su propia inercia, después.

No comentemos los efectos naturales de las oligarquías tipo fascista — todas las oligarquías son negativas — su amoralidad administrativa, su ausencia de escrúpulos para medrar a costa de la miseria del pueblo, los grupos de presión o «trusts» creados para favorecer a los jerarcas en su camino hacia el enriquecimiento, el cinismo y la demagogia de que hacen gala para justificar sus «piruetas» contradictorias, para facilitar el favor y la limosna de los países extranjeros en nombre de su ultranacionalismo, etc., etc.

Hablemos de nosotros para, tras el análisis de nuestra capacidad, poder corregir nuestros yerros y sentar las bases de una acción más positiva y coherente que en el pasado. Empecemos para ello por hacer Organización, por fortalecer nuestra Organización, base indispensable de partida que puede conducirnos a un porvenir mejor.

Lo que somos como Organización es deficiente. No porque internamente todos los libertarios no pensemos igual. En todo caso porque cada libertario somos una individualidad entera, es por lo que nuestra Organización fué y es grande. Es por ello que será imperecedera, mientras haya un libertario, un sindicalista revolucionario. Nuestra Organización nada tiene de común con las colectividades gregarias, fáciles de domesticar y dirigir y por esta razón somos fuertes; por ello nuestra colectividad subsistirá en la medida exacta que asegure la vida de quienes la quieren y militan en ella.

No es suficiente, sin embargo, esta convicción, esta certidumbre. Para que nuestra Organización sea lo que puede ser, lo que le permite la utilización racional de sus fuerzas militantes, y para que se proyecte con fuerza hacia el porvenir, hay que empezar por arrojar a la basura todo el pasado negativo de amarguras y reservas acumuladas durante nuestra división interna. Hay que arrojar por la borda todos los complejos negativos que en algunos se manifiestan, para dar paso a una convivencia fraternal integral, sin contrapartidas que nos emplacen en planos de inferioridad o superioridad.

Los complejos, así de inferioridad como de superioridad, sobre ser antilibertarios, constituyen un sedimento de aversión que nos inmoviliza en buena parte, que nos incapacita para irradiar hacia el exterior al estar sometidos a reservas mentales y a discusiones inútiles y sin transcendencia alguna. La C.N.T. somos todos los que en ella militamos, sea el que fuere el sector al que ayer pertenecimos, y tras este principio nada justificará las conductas dubitativas ni las actitudes sistemáticas que hacen permanecer cuestiones intranscendentes y que implican una pérdida preciosa de tiempo y energías. La compenetración en el sentimiento de servir a la Organización dentro del clima propio y natural de los principios de fraternidad de que nos reclamamos servidores practicantes, debe hacer imposibles todas las pequeñeces, todas las heridas de «amor propio ofendido» pues, en fin de cuentas, quien sufren son los principios y la Organización que queremos fuerte y sana. Los complejos son una enfermedad que hay que extirpar sin piedad si queremos la salud interna de la Organización.

La salud moral de nuestra Organización así asegurada, su salud física así garantizada, partamos del presente y ello de forma clara, aunque nos pese y tengamos que sentir algo de rubor al poner al descubierto nuestras debilidades actuales, a la gran obra que de nosotros reclama la historia, que exige a gritos el Pueblo que ciegamente nos siguió y que todo lo perdió, y perdió porque creyó en nosotros y en nuestras soluciones. Por egoísmo, si queréis; pero creyó en nosotros y no debemos renunciar a que continúe creyendo para que un día se una nuevamente a nosotros y continúe la lucha que paralizó la acción del fascismo.

Para que nuestra Organización viva dentro de la salud recuperada tras nuestra reunificación; para que nuestra Organización pueda asegurar su continuidad histórica de lucha emancipadora; para que la C.N.T. no perezca, en fin, hay que devolverla a España; hay que replantarla en su tierra, en su clima y ambiente propio.

El exilio ha hecho de nosotros, de la Organización, una planta espúrea, sin la vida y lozanía propias, y la tierra extranjera carece de la savia vivificadora que la dió y dará vida. El jardín que es España es el solo que permitirá a la C.N.T. proliferar, crecer, multiplicarse y expansionarse con su fuerza clásica. Digamos sin tardar que si la C.N.T. debe continuar en el estado de cosas presente, aunque sea fuerte y sana moral y físicamente; si nuestro exilio se prolonga y con él vamos enterrando nuestra militancia en las condiciones que antes señalábamos — sin la contrapartida de la nueva generación que reemplace a la que muere — la C.N.T. morirá indefectiblemente, al morir sus militantes.

La C.N.T. no es algo abstracto confundible con la mentalidad teológica; la C.N.T. es algo concreto que tiene su fundamento esencial en el hombre, en el militante. La desaparición de éste es su propia acta de defunción, si su plaza no es cubierta por otro. El relevo que garantice su continuidad, su vida, sólo puede asegurarse por el ejemplo que nace de la acción, de la lucha diaria entre el pueblo y sus trabajadores. Si esta acción no puede desarrollarse, por estar ausentes de ese pueblo, no hay ejemplo a seguir; el terreno proselitista es estéril.

(Continuará)

ríais de examinar vuestro pasado, con el propósito de rectificar en lo que estéis desacertados.

Hace algunos años que se decidió organizar la C.J.I., con la evidente intención de llegar un día, no muy lejano (de entonces), a poder reunir anualmente jóvenes de diferentes países y hasta del mundo entero. Insuperable idea de la F.I.J.L., pero que en la actualidad nos inquieta el que ésta no haya arraigado en el aspecto internacional, olvidándonos de que, en tanta que iniciadores, teníamos primero que habernos interesado nosotros y haber logrado que hubiera sido o que sea, cuando menos, nacional. Y de ello, sabemos todos, o debiéramos saber, que somos responsables todos, o casi, y es por eso, precisamente, que debemos reflexionar sobre el pasado y con miras al futuro, sin más pérdida de tiempo, y no dar lugar a que se nos haga demasiado tarde, porque, mientras tanto, quien pierde es la causa que nos dá razón de ser.

A pesar de todo, si nos lo proponemos, aún podemos lograr que sea lo que, hasta ahora, sólo han sido sueños, aunque no utópicos, y, por mi parte, ya olvidé el día en el cual me propuse ser adepto y hacer todo cuanto pudiera por y para el engrandecimiento de la misma, convencido además de que ella es, en el terreno práctico, la obra más eficaz que hemos realizado en todo el tiempo de exilio; que nos permite, por otra parte, el conocernos y que es preludio de futuros acuerdos y base de una perceptible forja de caracteres, de cuyas cosas se beneficia la Organización y, por ende, las Ideas.

**Germinal LAFUENTE**

# Ante todo, libertarios

*(Suite de la page 5.)*

Siempre que hemos contactado, que hemos contraído compromisos de más o menos envergadura con los demás sectores de oposición al régimen franquista, los representantes de los distintos organismos que componen el antifascismo español se han manifestado — ello les honra — como lo que son. Los republicanos se expresan como hombres que aspiran a la restauración de la República. Los socialistas también se manifiestan en el sentido político que tienen de las cosas. Los demás sectores que integran el antifascismo, es casi seguro lo hagan de forma concerniente con sus doctrinas.

Por lo tanto, nosotros, la C.N.T., sin que ello sea una fanfarronada, debemos presentarnos ante todo el mundo como lo que somos: apolíticos, LIBERTARIOS.

Todavía no hemos visto que ningún político, del sector que sea, y lo consideramos en su derecho, haga alusión alguna a nuestros principios, a nuestras teorías, a nuestras realizaciones prácticas, en sentido de elogio. Siempre que a nosotros se han referido, ha sido para minimizar nuestra obra, para restarnos valor y fuerza orgánica.

De ahí nuestra disconformidad manifiesta en hacer concesiones de ninguna índole que puedan comprometer, desviar ni un ápice a nuestra Organización de su trayectoria clásica: La emancipación de los trabajadores y la implantación del Comunismo Libertario.

Suele decírsenos, a los que así pensamos, que seguimos en el 1936.

Ello podrá tener algo de cierto. No lo negamos. Pero no es menos cierto que algunos de los que se dicen evolucionados, de los que viven al día en todos los problemas político-sociales que se presentan, interpretan nuestras cuestiones, nuestra lucha, a través del cargo, más o menos elevado, que tuvieron durante nuestra contienda.

Así que, quiérase o no, el celo, la vigilancia continua, el esfuerzo permanente por mantener la integridad de nuestro ideario, honra a todos los LIBERTARIOS.

**J. HIRALDO**

# Activités de nos camarades Espagnols

**Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.**

**He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.**

## COMMUNIQUES

### GRAN MITIN EN GIVORS

Organizado por la F. L. de Givors-Chasse (C.N.T), tendrá lugar, el día 27 de mayo próximo, a las nueve y media de la mañana y en la Sala Municipal de esta localidad, un gran mitin de afirmación sindical, en el que tomarán parte los compañeros

**José PEIRATS,**
por la C.N.T. de España en Exilio

**Maurice JOYEUX**
por el grupo « Luisa Michel»

Presidirá el secretario de la Comisión de Relaciones Rhône-Loire, compañero Carlos Zimmermann.

Quedan invitados todos los españoles dela localidad y la región, que amen la libertad.

◆

Por la tarde, a las 15 horas, organizado por S.I.A., gran festival de variedades en la misma sala, a cargo del tan aplaudido grupo de Grenoble «Aires de España». Por lo que esperamos no falte ni un español de Givors y sus alrededores.

### CONFERENCIA EN PERPIGNAN

Organisée par la « Libre Pensée-Francisco Ferrer », invite à ses sympathisants à la conférence publique et contradictoire qui aura lieu le 21 mai (lundi) à 21 heures, à la salle Arago (Mairie), où l'orateur **Georges Lasvergnes** parlera sur « L'Eglise, obstacle au progrès ».

### CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por la F. L. de Toulouse de la F.I.J.L., dará una conferencia el día 23 de mayo, a las 9 de la noche, en el local de la Bolsa del Trabajo, el compañero José Borraz.

Versará sobre el tema: «Lo que la C.N.T. espera de las nuevas generaciones españolas y lo que éstas tienen derecho a esperar de la C.NT.».

### REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

**A los compañeros nativos de Aragón, Rioja y Navara residiendo en el departamenta de Tarn-et-Garonne:**

El día 20 de los corrientes, en la Casa del Pueblo de Montauban (Sala Sellier), a las diez horas, celebrará esta C. R. una reunión de carácter informativo, a la que esperamos asistan todos los compañeros oriundos de Aragón, Rioja y Navarra.

No dudamos que el sentimiento que nos animaba cuando forzosamente tuvimos que abandonar nuestra tierra de origen, lo patentizaremos una vez más asistiendo a la reunión a que se os convoca.

**La Comisión Regional.**

◆

**A los compañeros nativos de Aragón, Rioja y Navarra, residiendo en el departamento del Ariège:**

El día 27 de los corrientes, a las 10 horas, en Pamiers, rue Gabriel-Péri (calle Mayor), nº 122, segundo piso, esta Regional celebrará una reunión informativa.

Se invita cordialmente a los compañeros oriundos de Aragón, Rioja y Navarra y esperamos que nuestra llamada sea acogida favorablemente, patentizando con vuestra presencia el sentimiento solidario con los compañeros que tienen que soportar las injusticias sociales franquismo, régimen cimentado con sangre de compañeros asesinados por querer una España libre y la desaparición de la desigualdad social.

Nos despedimos, diciendo: Hasta el día 27, en Pamiers (Ariège).

**La Comisión Regional**

◆

La Agrupación Local de Toulouse celebrará reunión el día 27 de los corrientes a las 10, en la Bolsa, Sala de la Biblioteca.

Se invita a todos los adherentes.

**La Comisión**

### ALIANZA SINDICAL EN AUCH

El domingo 15 de abril, reunidas en Auch las representaciones de la Sección Local de la U. G. T. y de la Federación local de la C.N.T. en el exilio, conjuntamente acuerdan significar su adhesión y firme voluntad de contribuir a la realización práctica de las bases de Alianza sindical establecidas en el plano nacional por nuestras organizaciones sindicales y de Solidarios Vascos, procediendo a la constitución del Comité de Enlace Local a cuyo fin fueron designados: Presidente, Alberto Cartagena, por la C.N.T. y Angel García, secretario por la U.G.T., acordándose además ampliarla con dos miembros más cuando se considere necesario.

### COMITE DE ENLACE ALIANZA U.G.T.-C.N.T. DE LYON

Con el fin de establecer los contactos permanentes y armonizar los diferentes puntos de vista que puedan existir entre los trabajadores que se deben a diferentes formas de apreciación, el Comité de Enlace U.G.T.-C.N.T. de Lyon, celebrará una reunión general **el domingo 20 de mayo a las nueve y media de la mañana en el local de F. O., 8, rue Villeroy.**

Ahora más que nunca es necesario estrechar los lazos. No faltes.

### FIESTA FAMILIAR EN BURDEOS

Gran fiesta familiar y solidaria, organizada por la Comisión de Ayuda Local Confederal, para el domingo día 20 del corriente, a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

### NUCLEO AUDE-P.-O. (Administración)

**A todas las FF. LL.** — Para la buena marcha de los asuntos de Administración, las Locales del Núcleo tomarán nota de mi nueva dirección: SOLER Vincent, 22, rue Degas, Perpignan.

### F.I.J.L. DE PERPIGNAN JIRA A CERET

Las Juventudes Libertarias de Perpignan organizan una jira a Céret, al campo de Nogorède, para el domingo 20 de mayo.

Simpatizantes y afiliados quedan cordialmente invitados.

Salida: a las 7, en la plaza Arago.

⁂

### PARADEROS

Se desea saber el paradero de un compañero llamado Santiago Artuñedo Rodríguez. Durante la guerra de España estuvo en la Columna de Hierro. Se cree que pasó a Francia en 1939. Cualquier compañero que pueda dar noticias de él, debe dirigirse a su hermana, que le estará sumamente reconocida.

Escribir a la siguiente dirección: Pintado Angel Deo, 2, rue Docteur-Barry, Annonay (Adèche), Francia.

## EL MITIN DE LIEJA

Conforme se anunció, celebróse en Lieja, el día 15 de abril, un gran acto en conmemoración de la proclamación de la segunda República española.

El mitin estaba organizado por el P.S.O.E. y la U.G.T. y en él tomaron parte los compañeros Federica Montseny y Arsenio Jimeno. Mucha concurrencia de españoles trabajadores temporeros en Lieja, que escucharon con gran interés los discursos de los oradores, los que, más que glosar el pasado, se ocuparon de examinar las circunstancias presentes y de señalar caminos para el porvenir.

Presidió el acto el Presidente del Partido Socialista belga, camarada Simon Paque, que tuvo una intervención simpática y valiente, afirmando su oposición irreductible, propia y de su partido, a la entrada de la España franquista en el Mercado Común y asegurando que el pueblo español podía contar con la indefectible amistad y efectiva solidaridad del proletariado belga.

Esperamos que los actos a venir rubricarán estas palabras.

### NUCLEO DE PROVENZA

#### JIRA REGIONAL EN CABRIERES D'AVIGNON

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el exilio invita a todas las FF. LL., compañeros, familiares y simpatizantes, a la primera Jira Regional que se celebrará el domingo día 17 de junio al pintoresco lugar de Cabrières d'Avignon.

Un compañero dará una charla en lengua gala.

No faltarán los correspondientes altavoces y las distracciones que serán del agrado de toda la juventud de ambos sexos y de cuantos acudan en general.

Encarecemos a las Federaciones Locales organicen viajes colectivos con el fin de dar el mismo realce que por el pasado a la Jira de confraternidad confederal y libertaria.

⁂

Aprovechamos la ocasión para comunicar qeu sean reservadas las fechas del sábado 14 de Julio y el domingo día 19 de agosto para las Jiras regionales que tendrán lugar respectivamente en la playa de Hyères y en Istres (Etang de Berre). En la de Hyères se conmemorarán las históricas jornadas de julio del 36 y se invitará a todos los ancianos residentes en la casa de reposo « Bon Séjour » y en la de Istres se contribuirá a dar más calor a la Concentración internacional Juvenil Libertaria.

**El Secretariado.**

## Suscripción pro-España oprimida

HASTA 31 MARZO 1962

| | Francos |
|---|---|
| **Comisiones de Relaciones:** | |
| Suma anterior | 3 313 581 |
| Burdeos | 14 500 |
| Macizo Central | 27 000 |
| Rhône et Loire | 13 500 |
| Provenza | 24 485 |
| Provenza | 5 180 |
| Savoie-Isère | 40 500 |
| Orléans | 22 500 |
| Haute-Vienne | 14 490 |
| Zona Norte | 41 500 |
| H.-G. - Lozère | 26 350 |
| H.-G. - Lozère | 16 590 |
| Total | 3 560 176 |
| **Federaciones Locales:** | |
| Suma anterior | 3 122 690 |
| Solidarid. Tarrasa y C.R. | 10 050 |
| R. F. (octogenario), St-Girons | 4 000 |
| Eyragues (B.du-Rh.) | 13 000 |
| Laragne (B.-du-Rh.) | 2 000 |
| Brignoles (B.-du-Rh.) | 1 200 |
| Avignon | 12 000 |
| Mereuil (B.-du-Rh.) | 4 500 |
| Marseillan (B.-du-Rh.) | 7 540 |
| Clermont-Ferrand | 7 920 |
| Grupo Solidaridad, Mont-de-Marsan | 10 000 |
| J. Rona, Elne (P.-O.) | 500 |
| Gálvez, idem | 500 |
| S.I.A. Local de Nimes | 50 000 |
| Comité Pro-Presos Esp. Nueva York | 48 250 |
| Solano Palacios y Astru Astur | 2 400 |
| Juan Plazas, La Voulte | 1 000 |
| Frontassa F. L. - Sao Paulo (Brasil) | 9 000 |
| A. Vicente, Rive de Gier | 3 000 |
| Mirepoix (Ariège): | |
| Simpatizante Benito | 2 000 |
| Jeromo | 1 000 |
| José Ramírez | 1 000 |
| Joaquín Blasco | 1 000 |
| Pueyo | 1 000 |
| Blas Blasco | 1 000 |
| Miguel Javiere | 1 000 |
| Selas | 2 000 |
| Vicente Perun | 2 000 |
| F. L. Tarbes. Máx. Giez | 5 000 |
| Montrichard | 3 000 |
| F. L. Carcassonne : | |
| J. Cano | 500 |
| R. Dulcet | 300 |
| T. Ferrer | 500 |
| C. Barón | 500 |
| P .Sanz | 500 |
| G. Sánchez | 500 |
| Sánchez hijo | 500 |
| V. Marco | 500 |
| J. Ferrer | 500 |
| L. Ribarés | 500 |
| Abalos | 500 |
| Asiselo | 400 |
| V. Mulet | 500 |
| J. Gómez | 500 |
| J. Benet | 500 |
| J. Cor | 500 |
| Puyol | 500 |
| J. Roig | 500 |
| Un compañero | 200 |
| J. Muñoz | 500 |
| E. Geli | 200 |
| M. Sesar | 500 |
| Pablo Ciprés | 500 |
| Un maño de Callén | 500 |
| J. Valls | 200 |
| Una gandesana | 200 |
| E. Herreros | 400 |
| Martín hijo | 300 |
| J. Mayer | 300 |
| F. L. de Orléans: | |
| Juan Sánchez | 500 |
| Eugenio Ayol | 500 |
| Salvador Glez | 500 |
| Antonio Domínguez | 500 |
| V. M. | 500 |
| Magdalena | 500 |
| Marco | 500 |
| Mariano | 500 |
| Tosas | 500 |
| Tomás | 500 |
| Casas | 500 |
| Dunes, Valence d'Agen | 16 200 |
| Juan Bernal, Evreux | 5 500 |
| Péage de Vizille (Isère) | 950 |
| Lézignan (H.-G.) | 10 000 |
| Mondonville | 1 000 |
| Lourdes | 6 100 |
| Clemente R., Pamiers | 750 |
| Givors-Chasse | 6 000 |
| F. L. de Nantes: | |
| Laval | 2 000 |
| García | 500 |
| Ernesto | 500 |
| Medina | 600 |
| Otro | 600 |
| Mont-de-Marsan: | |
| E. Farré | 1 000 |
| J. López | 1 000 |
| L. Hernández | 1 000 |
| J. Hierro | 1 000 |
| A. Vilardelle | 1 000 |
| J. Vidal | 1 000 |
| M. Jiménez | 500 |
| F. Sánchez | 500 |
| G. Millán | 500 |
| J. Marsella | 450 |
| A. Pardo | 450 |
| Badia, Brest (Finisterre) | 500 |
| Mondéjar H., de «Soli» Méjico | 30 000 |
| Pau | 7 590 |
| Istres | 3 000 |
| Mirepoix (Ariège) | 2 000 |
| Le Havre | 10 000 |
| Pujado, del Havre | 1 000 |
| S.I.A. de St-Etienne | 50 000 |
| Labastide-Rx (Tarn) | 5 000 |
| Pierrefitte (H.-P.) | 2 800 |
| Labastide de Levis (Tn) | 10 000 |
| Niza | 3 000 |
| Oullins | 3 000 |
| F. L. de Paris: | |
| Un comp. italiano | 5 000 |
| Serrate | 500 |
| Crespo F. | 500 |
| Uno de Gracia | 500 |
| Valiente | 1 500 |
| Lobo | 500 |
| Pradas | 500 |
| Baeza | 500 |
| Serrero | 1 000 |
| Elon Roque | 800 |
| Mera | 1 000 |
| Luz Crespo | 500 |
| Mestre | 1 000 |
| S. Martínez | 1 300 |
| Velasco | 500 |
| Combs la Ville | 4 155 |
| Juan y Juana F. | 1 000 |
| Villanueva | 500 |
| Oliveras P. | 500 |
| Terraza A. | 1 000 |
| Jaime Martínez | 500 |
| F. L. Bonnières : | |
| Soto | 800 |
| Peralta | 500 |
| Artés | 500 |
| Clemares | 500 |
| Llobet | 1 000 |
| Montereau | 8 000 |
| Garges la Gonesse | 3 500 |
| Nancy | 7 740 |
| Béziers | 3 500 |
| Maraussan | 6 500 |
| Total | 3 592 835 |

TOTAL recaudado en 31-3-62:

| | |
|---|---|
| Comisiones de Relaciones | 3 560 176 |
| Federaciones Locales | 3 592 835 |
| TOTAL | 7 153 011 |

## - SERVICE DE LIBRAIRIE -

«Astilla», Barroso, 1,00.
«A través del espejo», Carroll, 2,00.
«Autobiografía», Attlee, 4,50.
«Aventuras del barón de Munchausen», Berger, 8,00.
«Aventuras de Tom», M. Twain, 3,50.
«Aversión y atracción en el Matrimonio», De Velde, 8,50.
«Babbit», Sinclair, 8,00.
«Bailén», Galdós, 1,50.
«Bajo la media luna», Hamsun, 1,20.
«Barba Azul», 1,50.
Eases», J. Alberdi, 1,50.
«Ben Hur», Wallace, 2,30.
«Benjamin Franklin», Coowther, 3,50.
«Bestias, hombres y dioses», Ossendowski, 2,50.
«Biografía de Bakunín», Guillaume, 0,80.
«Blanca Nieves», 1,80.
«Bodas reales», Galdós, 1,50.
«Bolchevismo y anarquismo», Rocker, 1,40.
«Botánica experimental», Bruno, 2,75.
«Breve historia de Francia», Gérard, 3,80.
«Breve historia de la Anarquía», Nettlau, 1,80.
«Breve historia del mundo», Wells, 2,50.

★

**Para pedidos, dirigrse al Servicio de Librería, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).**

*Rabais 15 % au-dessus de 5 NF.*
*Le port est à la charge de l'acheteur.*

### « C E N I T »

**Plácido Bravo:** De los hechos a las ideas o de las ideas a los hechos.
**Floreal Ocaña:** Valor de la duda y del ser.
**M. Maeterlick :** El sacrificio.
**Alberto I.:** A Antonio Reyes.
**Salvatore Ferrareti:** León Tolstoi y la no violencia
**Soledad Gustavo:** Torrijos
**Suno:** Microcultura
**Puyol:** El jesuíta y Pérez Galdós.
Selección de **W. Muñoz:** Parábolas de Han Ryner.
**Cosmos:** Chispas.
**Angel Samblancat:** Termonucleción rústica.
**Denis:** El Concejal.
**Abarrategui:** La verdad.
**Cosme Paules:** La calumnia vencida.
**J L. Acquaroni:** Walt Whitman.
**Victor García:** El pensamiento anarquista (Folletón).

**Revista mensual. Precio: 1,00 NF. 4, rue Belfort — TOULOUSE**

# LA PEINE CAPITALE

Je suis contre la peine de mort, non pas à cause d'un sentiment religieux dont l'Eglise elle-même ne s'embarrasse pas — sauf si c'est un des siens qui doit « payer » — mais parce que, du point de vue humain, il est évident que tant que les hommes se tueront entre eux, rien de valable ne pourra être entrepris pour donner à notre monde le vrai visage du bonheur.

La guillotine, le poteau d'exécution, la corde, le gaz ou la chaise électrique font fonction, un peu partout dans le monde, de « justiciers ». Le sceau de la légalité leur est donné par la justice des hommes et on tue, paraît-il, pour éviter le pire, pour que les autres «criminels » comprennent, pour se défendre ou parce que l'article « X » du Code pénal prévoit la peine de mort à l'encontre de ceux qui ont commis tel ou tel délit.

Le monde est-il meilleur du fait de la peine capitale? Je ne le crois pas. Les statistiques qui sont à notre portée nous prouvent, par exemple, que dans les pays où la peine de mort est en vigueur, le nombre de criminels est au moins aussi important que dans ceux où le danger de payer de sa « tête » n'existe pas. Il est donc facile de conclure que la lutte contre le crime n'est pas une simple question de guillotine, mais d'éducation, de morale, de conditions de vie, de compréhension et même de solidarité, de telle manière que l'homme ne soit plus à la merci des actes inhumains dont il se rend souvent responsable. Que la société soit à la hauteur de sa tâche, que la jeunesse ne soit plus formée à la manière « gangster » grâce à des « bourrages de crânes » honteux, que les taudis disparaissent, que l'alcoolisme soit combattu sur tous les fronts et, enfin, que le jeune ait son école et l'adulte son travail — l'un et l'autre dans les meilleures conditions — et un grand pas sera fait dans le chemin qui doit barrer la route au crime.

Il y aura toujours, évidemment, les êtres qui sont tarés dès leur naissance et dont on ne pourra jamais tirer aucun parti. Ceux-là, on doit les mettre en marge de la société et faire l'impossible dans l'espoir de les rééduquer, la guillotine n'étant pas de force à éviter qu'ils soient au rendez-vous de toutes les générations à venir. Dans ces cas, il s'agit d'une malformation mentale dont l'individu

**por A. TARRAGO**

n'est pas lui-même responsable, et c'est la société qui doit les prendre en charge avec tous les moyens dont elle dispose pour les rendre, tout au moins, inoffensifs.

La peine capitale ne frappe pas que des criminels de droit commun. Elle est appliquée à l'encontre de certains individus qui agissent comme de vulgaires assassins au nom d'une idée qu'ils prétendent imposer par la force et depuis toujours elle est un moyen sûr pour éliminer un « ennemi » politique, surtout quand celui-ci est un démocrate exemplaire et un homme de bonne foi qui lutte pour améliorer le sort de la collectivité à laquelle il appartient. Sauf en de très rares occasions — procès de Nuremberg — elle ne frappe jamais les fauteurs de guerre, qui peuvent se permettre de transformer le monde en cimetière, sans courir, pratiquement, aucun risque.

Quoi qu'il en soit, la mort violente que l'homme destine à son semblable a les bras longs et, depuis quelques années, elle tue à un rythme accéléré sous le couvert d'une justice qui est loin d'être vraiment parfaite.

Certes, il est des cas où il semble que seule la mort peut punir l'énormité du crime, mais il y a toujours une question à laquelle il faudrait répondre : Devant le crime qui se prépare, qui est visible, qui est même dénoncé, que font l'Etat et la société? Maintes fois, l'Etat laisse faire, ferme les yeux et ne les ouvre que lorsque l'irréparable est accompli, que des centaines ou des milliers d'innocents ont payé de leur vie, que la folie meurtrière s'est emparée des hommes et que pour tout remettre en ordre, il faut d'autres morts, beaucoup d'autres morts. La société, elle, ne réagit pas ou réagit trop tard, et ainsi le cercle infernal prend des proportions qui dépassent, dans le sens de l'horreur et de la misère, les prévisions les plus pessimistes.

La tête d'un criminel va-t-elle rendre la vie aux innocents qui ont été sacrifiés? Empêchera-t-elle d'autres crimes? Personnellement, je n'y crois pas. Ce qu'il faut, c'est se pencher sur les solutions qui peuvent empêcher les crimes (politiques ou autres), en finir avec la loi du plus fort, s'opposer à tout ce qui est destructif et éliminer de la vie des hommes ce qui leur permet de se croire supérieurs, donc les maîtres. L'outil de travail doit remplacer les armes; le bien-être collectif, les privilèges; le respect d'autrui et la morale, la haine et la soif de richesse et de pouvoir, ceci étant le seul moyen qui peut encore offrir à l'humanité la chance d'une vie empreinte de dignité.

Je sais que pour beaucoup d'entre nous il n'est pas facile d'admettre le principe de l'abolition de la peine de mort, alors même que des assassinats en chaîne et des massacres inhumains sont perpétrés par des hommes qui appartiennent à notre civilisation. On peut donc croire qu'il faut payer tous ces crimes, qu'il faut trancher des têtes pour assainir les esprits et rendre les hommes meilleurs, mais, tôt ou tard, il sera facile de constater que rien n'a été changé et que la mort de quelques-uns — pour responsables qu'ils soient — n'apporte aucune solution valable à nos problèmes. La roue du crime tournera toujours, à moins de l'arrêter avec une action qui se doit d'être humaine.

Tant que la peine de mort aura sa place dans le monde, on exécutera des innocents, et la vie d'un innocent, compte beaucoup plus que la mort de tous les coupables. Voilà déjà un argument qui pèse lourd dans la balance et qui doit la faire pencher vers l'abolition de la peine capitale. Les coupables, les criminels, peuvent payer autrement qu'avec leur tête:

*(Suite en page 3.)*

# GRAND MEETING DE SOLIDARITE
## envers le peuple espagnol à Saint-Etienne

*Nous reproduisons du journal « Le Progrès », de St-Etienne, le compte rendu du meeting célébré le 6 mai dans l'industrielle ville de la Loire, si remplie de souvenirs rattachés à l'histoire du mouvement ouvrier.*

« Sur scène, où se mêlaient les drapeaux Français et Républicain Espagnol, ceux de la C.N.T. de l'U.G.T., avaient pris place MM. Georges Folcher (S.I.A.), Duperray (Table Ronde Syndicaliste, et organisateur du meeting), Peyre (F.O.), Mathevet et Chovel (C.F.T.C.), Giry (F.E.N.), Robin (S.N.E.T.), Pouchon (S.N.E.S.), Forissier et Gardès (S.N.I.), Caddéo et Cran (Livre C. G.T.), Maloriol et Seigne (P.U.M. S.U.D.), Rechatin (C.I.E.C.O.), Burillo, Laria et Cueyrolles (C.N.T.E.), Diaz, Ceyla, Guevarra (U.G.T.E.), Pierre et Martinez, Jean Cassou (président du C.A.R.E.) et F. Montseny (C.N.T.).

M. Folcher précisa le sens de cette manifestation « symbole de la résistance espagnole, de la lutte contre la tyrannie et l'inquisition, et sur laquelle souffle le vent de la liberté des travailleurs » avant de donner lecture d'une lettre de Maître Déchézelle empêché, et de souligner l'adhésion à cette manifestation de la Fédération Ibérique des Jeunesses Espagnoles de St-Etienne et de la Ligue des Droits de l'Homme (représentée par M. Valla).

Jean Duperray, au nom de la Table Ronde Syndicaliste, rappela le message d'Albert Camus « La liberté n'est pas un cadeau qu'on reçoit d'un état ou d'un chef », dénonça les camps de concentration, la torture, le fascisme, dit non à la misère ouvrière, présenta les excuses de Rodolfo Llopis (rappelé d'urgence à cause des évènements actuels d'Espagne), salua les 26 années de résistance des républicains espagnols, les 70.000 mineurs des Asturies en grève, ainsi que les ouvriers, les étudiants qui ont crié « Non à Franco, et oui à la liberté ».

F. Diaz, responsable du Comité directeur National en France s'éleva à l'occasion du 31e anniversaire de la République espagnole assassinée, contre la forteresse noire de Franco, salua les « Républicains en exil luttant depuis 23 ans contre la dictature » et retraça les évènements d'Espagne « qui occupent aujourd'hui la 1ere place », avant de flétrir « l'hypocrisie de Franco, luttant contre tout syndicalisme ouvrier » avant de s'adresser en espagnol à ses frères, nombreux dans la salle.

Federica Montseny, de la C.N.T., avec fougue, passion et vigoureuse éloquence s'adressa dans les deux langues à l'assistance. Elle dit sa joie d'être ici « acte symbolique après l'exemple que vient de donner le peuple des Asturies secouant le joug de l'oppression et de la dictature ».

Ce soulèvement, s'il a à la base des revendications ouvrières et sociales, demeure avant tout une explosion de tout ce qui est contenu et couve dans la conscience des ouvriers espagnols depuis de longues années de soumission imposée ».

Elle rappela le « rôle important joué par cette région des Asturies dans l'Histoire espagnole où dès 1934 on notait un soulèvement ouvrier déterminant dans les actions libertaires ».

Analysant de plus près les causes des grèves actuelles, elle stigmatisa « les compagnies refusant d'honorer les accords, les contrats collectifs et les augmentations des salaires, la loi d'exception (alors qu'aucune vraie liberté n'existe plus depuis longtemps en Espagne), la violence et la force, armes gouvernementales pour écraser le mouvement ».

Elle se réjouit de « cet irrésistible mouvement de sympathie reçu de tous les pays du monde, marquant cette fraternité internationale des travailleurs », avant d'analyser les « forces franquistes s'appuyant sur l'église, l'armée, les capitalismes nationaux et internationaux ».

Que trouvons-nous en face ? « L'héroïsme et ce sentiment de dignité humaine qui vous réconforte. 90.000 ouvriers se signalent au monde entier en montrant le chemin pour défendre et reconqué-

*(Suite en page 3.)*

# "VIE D'ANSELMO LORENZO"

**Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale**

**Organisateur et militant de la C.N.T.**

★

Résumé : *Le jeune Lorenzo, envoyé par ses parents travailler à Madrid, chez un oncle, ne se plaisant pas dans ce milieu commercial, il l'abandonne pour entrer comme apprenti typographe dans une imprimerie. La lecture des livres de Pi y Margall et des ouvrages de Proudhon, traduits en espagnol par le premier, l'initie aux idées fédéralistes et libertaires.*

★

7. — La lente formation de la conscience révolutionnaire de Lorenzo, ne se fait ni en un jour, ni en un mois. Mais ce qui frappe dans l'élaboration intérieure du caractère et de l'âme du jeune homme, c'est avant tout qu'il se fait lui même. C'est-à-dire, que bien avant que Fanelli ne visite l'Espagne et que Bakounine ne fasse sentir son influence sur le mouvement ouvrier espagnol, Lorenzo avait déjà fixé sa vocation. Il sera un organisateur de masses. Il a compris l'énorme force que représente le prolétariat organisé. Et il commence à agir dans le milieu où il vit. Son ascendant parmi ses camarades de travail est très grand.

8. — Anselmo Lorenzo a 27 ans quand arrive à Madrid, en 1868, Giuseppe Fanelli, envoyé par Bakounine avec comme mission d'organiser en Espagne une section de la Première Internationale, fondée en 1864 à Londres par Marx et Bakounine. Fanelli prend contact avec des éléments républicains fédéralistes, parmi lesquels il y a José Rubau Donadeu, homme très original, qui est son introducteur dans les milieux ouvriers et de gauche de Madrid. Parmi le groupe organisateur de l'Internationale en Espagne, il y a, en plus de Rubau Donadeu, Lorenzo, Posyol, Cenagorta, Borrel, Francisco Mora et González Morago.

9. — Tous ces hommes, ouvriers pour la plupart et, parmi eux, plusieurs typographes, sont tous républicains. Ce sont eux qui, virtuellement, feront naître la Fédération Régionale Ouvrière Espagnole, glorieuse ancêtre de la C.N.T. L'U.G.T. n'existait pas encore. Elle ne fut fondée qu'en 1888, réunissant, sous ce nom, les sociétés ouvrières qui fonctionnaient hors de la Fédération Régionale depuis 1871, c'est-à-dire après le voyage de Lafargue, envoyé par Karl Marx. Lorenzo est, depuis la première heure, le dépositaire le plus zélé des plans de Bakounine en Espagne. Cette activité correspond, en plus, parfaitement à son caractère et à sa conception de la lutte. *(A suivre.)*